- PALLI

L. 15. III 4

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15

PLUTEO III

N.° CATENA 4

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-deuxieme.

Les Femmes Savantes.

Le Malade imaginaire.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DES FEMMES SAVANTES.

PHILAMINTE, femme de Chrisale, riche Bourgeois de Paris, tient chez elle, avec Armande, sa fille aînée, et Bélise, sœur de Chrisale, un bureau d'esprit, où ne sont admis que des érudits et des faiseurs de vers, et où l'on ne fait et ne dit rien comme ailleurs. Un jeune homme, nommé Clitandre, a recherché Armande; mais comme elle a voulu le réduire au seul amour platonique, et lui interdire tout espoir de s'unir à lui par les nœuds de l'hyménée, il a adressé ses vœux à Henriette, fille cadette de Chrisale et de Philaminte, et qui est plus raisonnable que son aînée. Chrisale consentiroit volontiers à marier ces deux jeunes gens; mais il n'est pas le maître chez lui : c'est Philaminte qui gouverne souverainement, et elle a résolu de donner Henriette à un mauvais Poëte,

nommé Trissotin, pour lequel elle a la plus grande prévention ; mais qui ne desire, en secret, que la dot attachée à cette alliance. Ariste, frere de Chrisale, et qui s'intéresse à sa jeune niece et à son amant, imagine, pour découvrir le vrai motif qui fait agir Trissotin, de faire courir le faux bruit de la perte d'un procès considérable, que poursuit Chrisale, et d'où dépend toute sa fortune. A cette nouvelle, Trissotin se retire ; et Philaminte, détrompée sur son compte, consent à donner Henriette à Clitandre, qui non-seulement montre plus de désintéressement que son indigne rival, mais même offre de faire le sacrifice de ses biens, pour réparer la perte supposée de ceux de Chrisale. Ariste avoue son stratagême, et les deux jeunes amans sont unis.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES FEMMES SAVANTES.

« Cette Comédie, qui est mise, par les connoisseurs, dans le rang de *Tartuffe* et du *Misantrope*, attaquoit un ridicule qui ne sembloit propre à réjouir ni le peuple, ni la Cour, à qui ce ridicule paroissoit être également étranger, observe Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connoisseurs rendirent bientôt à Moliere les suffrages de la ville, et un mot du Roi lui donna ceux de la Cour. L'intrigue qui, en effet, a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misantrope*, soutint la Piece longtems. Plus on la vit et plus on admira comment Moliere avoit pu jetter tant de comique sur un sujet qui paroissoit fournir plus de pédanterie

que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire Littéraire de ce tems-là savent que Ménage y est joué, sous le nom de Vadius, et que Trissotin est le fameux Abbé Cotin, si connu par les satyres de Despréaux. Ces deux hommes étoient, pour leur malheur, ennemis de Moliere. Ils avoient voulu persuader au Duc de Montausier que *Le Misantrope* étoit fait contre lui. Quelques tems après, ils avoient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scene que Moliere a si bien rendue dans *Les Femmes Savantes*. (La sixieme du troisieme acte.) Le malheureux Cotin écrivoit également contre Ménage, contre Moliere et contre Despréaux. Les satyres de Despréaux l'avoient déja couvert de honte ; mais Moliere l'accabla. Trissotin étoit appelé aux premieres représentations Tricotin. L'Acteur qui le représentoit avoit affecté, autant qu'il avoit pu, de ressembler à l'original par la voix et par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Trissotin, (scene troisieme du même acte) sacrifiés sur le Théatre à la risée publique, étoient de Cotin même. S'ils avoient été bons, et si leur Auteur avoit valu quelque

chose, la critique sanglante de Moliere et celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Moliere, lui-même, avoit été joué aussi cruellement sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins estimé. Le vrai mérite résiste à la satyre. Mais Cotin étoit bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques. On dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie, qui le conduisit au tombeau.... »

M. Bret, dans son Avertissement placé au-devant, et ses Observations à la suite de cette Comédie, remarque judicieusement que Voltaire a été trompé, comme beaucoup d'autres, par la tradition, sur la cause de la mort de l'Abbé Cotin, qui survécut de dix ans à la premiere représentation des *Femmes Savantes*.

« Le coup que, treize ans auparavant cette Piece, Moliere avoit porté aux Précieuses n'en avoit pas si généralement détruit l'espece que l'indigente et basse médiocrité ne pût en réunir quelques-unes qui protégeassent et la prose languissante et les petits vers de société, moins soutenables encore, dit M. Bret. Les Hôtels de

Rambouillet et de Longueville étoient alors deux asyles très-honorables pour les Lettres, mais dangereux pour le goût de la nature et du vrai, puisque Cotin et Pradon y étoient reçus et admirés. »

« Un grand nombre de femmes croyoient avoir évité le ridicule des anciennes Précieuses, parce qu'elles avoient allié aux bagatelles du bel-esprit la prétention des connoissances supérieures; mais une affectation pédantesque de philosophie rendoit leur jargon moins intelligible encore, et Descartes, qui avoit fait faire un grand pas à la raison humaine, étoit devenu, bien innocemment, coupable des folies nouvelles de nos fausses savantes. »

« Moliere s'arma, une seconde fois, contre ce dangereux abus de l'esprit et des connoissances. La raison la plus vigoureuse appuya les traits du ridicule, et l'inimitable Comédie des *Femmes Savantes* détruisit, pour ce siecle, les derniers asyles du jargon, des pointes et du pédantisme en cornettes. »

« Cet ouvrage est un de ceux auxquels il employa plus de tems, car on sait que Madame Dacier ne s'arrêta dans son projet bizarre d'im-

moler Moliere à Plaute, à l'occasion d'*Amphitryon*, que par la crainte qu'elle eut des *Femmes Savantes*, dont on parloit déja en *1668*. (Voyez les Jugemens et Anecdotes sur *Amphitryon*, tome vingtieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Il n'en faut pas moins admirer les efforts de génie qu'il dut faire pour tirer une Comédie en cinq actes d'un fonds, en apparence, si stérile; et qui sembloit, comme l'inimitable Farce des *Précieuses ridicules*, n'offrir que quelques scenes.... Moliere agrandit, par l'art ingénieux du Théatre, un sujet dont l'étonnante fécondité n'est due qu'à sa riante imagination, et à l'adresse qu'il a eue de faire entrer dans sa fable ce qu'il y avoit alors d'anecdotes piquantes et relatives à ce sujet. C'est ainsi qu'il s'ouvrit un champ vaste et fertile où d'autres yeux que les siens n'auroient vu que des landes indéfrichables. »

« Le fameux Cotin, déja si connu par les écrits de Despréaux, avoit eu l'imprudence, en repoussant les attaques réitérées du Poëte satyrique, d'insulter Moliere, dont il n'avoit jamais eu à se plaindre. Cette mal-adresse pouvoit seule

lui mériter, de la part de Moliere, la préférence sur tout les sots de son état; mais ses ridicules particuliers en faisoient si completement un personnage théatral qu'ils durent déterminer le choix que Moliere avoit à faire d'une victime principale. Pédant bel-esprit, ennemi, sans pudeur, de tous les gens célebres qui vivoient alors, plus ennemi du goût et du bon-sens, l'Abbé Cotin, de la même bouche dont il osoit annoncer les vérités sacrées, alloit débiter dans le monde de petits Madrigaux d'une insipide galanterie. Il étoit le plus vain de tous ceux qui entretenoient dans quelques sociétés ce jargon moitié savant et moitié fade, qui lassoit la patience de tous les gens d'un véritable esprit. N'étoit-il pas naturel que le nom et les Ouvrages de ce Rimeur avili vinssent se placer, d'eux-mêmes, sous le pinceau de notre Peintre national, lorsqu'il traça le tableau des fausses savantes, dont l'Abbé étoit la coqueluche et le coriphée? »

« Sans doute, on reconnut aux représentations de cette Piece le pauvre Cotin, qu'on y appeloit d'abord Tricotin, et que depuis on y nomma plus-plaisamment encore Trissotin. Mais que pré-

rendoit poursuivre Moliere ? Un ridicule incommode et impuni dans la société :

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matieres,

avoit-il dit, dans la scene premiere du quatrieme acte de son *Misantrope ;* et, en effet, il ne prête à Cotin aucun des vices qui entraînent la flétrissure. Ce froid rimeur, cet insolent ennemi de tous les talens, cet intrigant dangereux, par les dupes illustres dont sont manége l'avoit fait entourer, Cotin enfin ne perdoit rien d'essentiel. Il n'étoit blessé que du côté de l'amour-propre, le moins fondé. S'il eût abjuré un talent pour lequel un cri général l'avoit décidé si peu fait, s'il fût devenu modeste et simple citoyen, rien ne l'eût empêché après *Les Femmes Savantes* de jouir paisiblement de tous les droits essentiels à cette qualité. Il y eût eu même dans la justice qu'il se seroit rendue un certain héroïsme plus glorieux pour lui que son opiniâtre persévérance. La loi ne doit couvrir de son bouclier que celui qu'on attaque dans son honneur ; et ce bien précieux n'est relatif qu'à la conduite et aux mœurs. Cotin ne fut attaqué par aucun de ces endroits. La Co-

médie des *Femmes Savantes* ne pourra donc jamais servir d'excuse légitime à ces libelles publics où l'on oseroit imputer à des individus des vices capitaux, qui tendroient à les déshonorer. L'impiété, l'improbité même, voilà les reproches que fit Aristophane à Socrate; et nous prononçons tous les jours que ce fut un abus criminel de l'art, en donnant encore à Socrate le nom de sage. Tel est le genre de Comédie qui ne peut naître et se supporter que dans les désordres de l'anarchie, et dont l'utile censure et la vigilance d'une police éclairée doivent nous mettre à couvert. »

« Personne n'a mieux connu que Moliere et l'étendue et les bornes de son art. On peut même dire que c'est la justesse de sa raison et de son esprit qui les ont fixées. Il ne s'est point mis à la place de la législation, qui a seule le droit de prononcer sur le crime. Il sentit que sa mission ne commençoit qu'au point où la loi n'étend plus son glaive, et qu'il n'avoit à purger la société que de ces incommodités impunies dont les ridicules et la sottise ne cessent de la fatiguer. Il savoit, sur-tout, que ce supplément à la police générale ne peut faire excuser sa hardiesse que par

par l'utilité dont il est, par l'amusement qu'il procure et par les rires qu'il excite. Il est cruel et dégoûtant de faire tomber en public le masque d'un lépreux ; il est plaisant d'arracher celui d'un fat. Cependant, si la chûte des mœurs ne laissoit plus voir comme un vice grossier ce qui l'est en effet ; si, par un relâchement des ressorts de la machine publique, les loix pénales se taisoient trop long-tems sur les désordres qu'elles devroient arrêter, peut-être alors la Muse du Théatre, munie du sceau du Gouvernement, pourroit-elle porter ses regards sur ces objets. Mais lorsque Moliere s'ouvrit la carriere du Théatre, ces loix, de toute espece, venoient de rentrer dans leur vigueur ; et ce vrai Philosophe, aussi rempli de sagesse que de génie, ne dut envisager que la sottise et le ridicule à poursuivre, puisqu'aucune législation, depuis celle de Sparte, n'avoit prononcé contre eux. »

« C'est donc bien gratuitement que l'illustre Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, tome premier, page 204, reproche à Moliere d'avoir borné les défauts dont il avoit corrigé la Ville et la Cour, *à certaines qualités*

qui ne sont pas tant un crime qu'un faux goût et qu'un sot entêtement. Ce grand Critique avoit trop peu réfléchi sur le genre de la Comédie pour voir que Moliere étoit, par cet endroit même, digne des plus grands éloges, et qu'il eût infailliblement perdu la gaieté de son art, si, négligeant le ton léger d'Horace, il se fût armé du poignard de Juvénal, que, d'ailleurs, on lui eût fait quitter. Bayle n'est pas le seul homme rempli de beaucoup de talens et de connoissances à qui celle du Théatre ait été presque étrangere....».

« Le ridicule le plus choquant est celui qui vient de l'abus des meilleures qualités. Moliere ne pouvoit donc porter sur le Théatre rien de plus digne de sa censure que la pédanterie et les fausses prétentions de l'esprit ?.... »

« Il n'y avoit pas moyen de méconnoître Cotin, puisque le Sonnet adressé à la Princesse Uranie, et composé pour Madame de Nemours, étoit de lui, ainsi que le Madrigal (scene troisieme du troisieme acte). Despréaux avoit fourni ces deux Pieces de vers à son ami. Elles se trouvent dans les Œuvres galantes de Cotin, imprimées, en deux volumes, à Paris, en 1665, chez Étienne Loyson. Le choix de ces deux Pieces

ne pouvoit être plus heureux. Elles réunissoient tous les ridicules que vouloit foudroyer Moliere. Équivoques fades, plats jeux de mots, expressions lâches, style entortillé et précieux, tout s'y trouve ; et l'admiration extatique du comité Bourgeois qui les écoute est la plus piquante raillerie qu'on ait pu faire de pareilles lectures, dont il n'est pas difficile de retrouver encore des copies dans Paris, parce que dans cette ville immense

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

(Comme l'a si bien dit Boileau, dans le premier Chant de son *Art Poétique*.)

« A ce premier trait de ressemblance la tradition ajoute que Moliere fit acheter un des habits de Cotin. Mais Trissotin destiné à être le gendre de Chrisale ne dut point paroître dans la Piece sous un habit ecclésiastique. L'Acteur ne pouvoit, au plus, que l'imiter dans le son de la voix et dans l'habitude extérieure des mouvemens du corps.... Ce que l'on dit, sans preuve et sans vraisemblance, avoir été fait par Moliere pour Cotin. Racine, quatre ans auparavant, (en 1668) l'avoit risqué dans le rôle plaisant de la Comtesse de Pimbêche, que l'Actrice jouoit avec un habit

couleur de rose seche, et un masque sur l'oreille ; ajustement ordinaire d'une grande plaideuse, très-connue alors. (La Comtesse de Crissé. Voyez les Jugemens et Anecdotes sur *Les Plaideurs*, de Racine, tome neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) De pareilles libertés tiendroient à la licence, et seroient faites pour alarmer la société, si l'œil vigilant de la Police ne les rendoit très-rares, et sur-tout si on avoit droit de les étendre au-delà du simple ridicule.... »

« Comme la Physique étoit devenue la Science à la mode, et que les femmes en faisoient parade alors, Moliere ne manqua pas dans cette Piece de leur faire étaler sur ce point toutes leurs vaines prétentions. *L'ordre du péripatétisme, le platonisme, et ses abstractions, les petits corps, le vuide, la matiere subtile, les tourbillons, les mondes tombans, les hommes et les clochers dans la lune* (scene troisieme du troisieme acte) ; enfin, toutes les visions physiques dont Moliere anonçoit le discrédit prochain, par le ridicule qu'il versoit sur elles, furent traitées comme elles méritoient de l'être. Le projet de l'Académie de Philaminte, dans lequel

. Le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales,

lui paroissoit *un dessein plein de gloire* (même scene), mit le comble à la sottise de ces fausses Savantes, dont Moliere essayoit de purger la société. »

« Il n'en est que trop encore aujourd'hui de ces protectrices *on ne sait pas pourquoi*, qui disent avec la ridicule Armande :

Par nos loix, prose et vers tout nous sera soumis.
Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

(même scene) tant il est difficile de déraciner, dans une nation frivole et vaine, les ridicules qui tiennent à l'orgueil et à une certaine représentation !.... »

« Le précepte d'Horace de conserver jusqu'à la fin les caracteres donnés, n'est suivi dans aucune Piece aussi exactement que dans celle-ci. Il n'y avoit que Moliere qui pût poursuivre aussi loin le ridicule des femmes savantes.... Juvénal, dans sa satyre sur les femmes, avoit peint le caractere des femmes savantes de son tems. Il leur

reproche la ridicule affectation de préférer la langue grecque à celle de leur pays.

. . . . . *Omnia Græcè*,

dit-il,

Cum sit turpe magis nostris nescire Latine, &c.

Ce Poëte satyrique employa dans ce morceau, comme à son ordinaire, moins de grace que de force, et plus de véhémence et d'humeur que de gaieté. Ce fut plus de dix ans après la mort de Moliere que Despréaux composa sa dixieme satyre. Il y fit aussi le portrait de la femme savante, bien différente de celle de Juvénal, puisqu'elle

Rit des vains amateurs du Grec et du Latin.

Le tableau de Moliere l'emporte, de beaucoup, sur les esquisses des deux satyriques. »

« Bien des gens prétendent qu'il y auroit aujourd'hui de nouvelles femmes savantes à peindre. Ils n'observent pas que les grands traits de ce caractere ne consistent point dans telles ou telles ridicules affectations de savoir, qui peuvent, en effet, varier, selon les tems; mais dans les suites de ces fausses prétentions auxquelles une femme sacrifie et la bienséance et les devoirs particuliers à son sexe. Moliere, de ce côté, a laissé bien peu de chose à dire !.... »

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE,

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 11 *Mars* 1672.

PERSONNAGES.

CHRISALE, Bourgeois.

PHILAMINTE, femme de Chrisale.

ARMANDE, } filles de Chrisale et de Philaminte.
HENRIETTE, }

ARISTE, frere de Chrisale.

BÉLISE, sœur de Chrisale.

CLITANDRE, amant d'Henriette.

TRISSOTIN, bel-esprit.

VADIUS, savant.

MARTINE, servante.

L'ÉPINE, valet de Chrisale.

JULIEN, valet de Vadius.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris, dans la maison de Chrisale.

LES FEMMES SAVANTES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ?
Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oui se peut-il supporter ;
Et, sans un mal de cœur, sauroit-on l'écouter !

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur ?....

ARMANDE.

Ah ! mon Dieu, fi !

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah ! fi ! vous dis-je !
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel ! sont pour vous plaire ?

HENRIETTE.

Eh ! qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous ;
Et, de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE.

Mon Dieu ! que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'un idole d'époux et des marmots d'enfans !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus beaux objets élevez vos desirs :
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et, traitant de mépris les sens et la matiere,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entiere.
Vous avez notre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux :
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs !
Loin d'être aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre-humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses loix la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles !

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,

Pour différens emplois nous fabrique, en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un Philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savans les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre;
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie;
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins, l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mere;
Vous, du côté de l'ame et des nobles desirs;
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit et de lumiere;
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matiere.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modele,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grace, souffrez-moi, par un peu de bonté,

Des bassesses à qui vous devez la clarté;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde!

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari.
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre?
Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Hé par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entiere sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur ; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir....
Je l'apperçois qui vient ; et, sur cette matiere,
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à Clitandre.*

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre?

ARMANDE, *à Clitandre.*

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face!

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette;
Et j'avoûrai, tout haut, d'une ame franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
(*Montrant Henriette.*)
Mon amour et mes vœux sont tout de ce côté....
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs.
Mon cœur vous consacroit une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.

J'ai souffert sous leur joug cent mépris différens!
Ils régnoient sur mon ame en superbes tyrans;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, et de moins rudes
chaînes.
(*Montrant Henriette.*)
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux!
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme;
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur!

ARMANDE.

Hé qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous, enfin, si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer!

HENRIETTE.

Eh! doucement, ma sœur! Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paroître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs loix,

Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grace aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite...
(*A Clitandre.*)
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement ;
Et j'attendois de vous ce doux consentement !

ARMANDE, *à Henriette.*

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine !

HENRIETTE.

Moi, ma sœur ? point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissans ;
Et que par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande ; et, de votre suffrage,
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; et, pour y travailler....

ARMANDE, *l'interrompant.*

Votre petit esprit se mêle de railler ?
Et d'un cœur qu'on vous jette, on vous voit toute fiere !

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guere ;
Et si vos yeux sur moi le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser !

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre ;
Et ce sont sots discours, qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous ; et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir !

(*Armande sort.*)

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre sincere aveu ne l'a pas peu surprise!

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise ;
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes, tout au moins, de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre pere,
Madame....

HENRIETTE,

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Le plus sûr est de gagner ma mere.
Mon pere est d'une humeur à consentir à tout;
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout.
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme.
C'est elle qui gouverne; et, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrois bien vous voir, pour elle et pour ma tante,
Une ame, je l'avoue, un peu plus complaisante;
Un esprit, qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincere,
Même, dans votre sœur, flatter leur caractere;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante, afin d'être savante,
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir, sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mere;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.

Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme ;
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont par-tout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle !

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux.
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur :
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin
M'inspire, au fond de l'ame, un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages.
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend, en tout tems, si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;

Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela !

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le Poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageai que c'étoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure étoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est....
Mais je vois votre tante.... Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystere,
Et gagne sa faveur auprès de votre mere.

(*Henriette sort.*)

SCENE IV.

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

SOUFFREZ, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincere flamme....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! gardez-vous de m'ouvrir trop votre ame!
Si je vous ai su mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point, par un autre langage,
Des desirs qui chez moi passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secretes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interpretes;
Mais si la bouche vient à vouloir s'en mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme:
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah ! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue !
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue ;
Et dans tous les Romans où j'ai jetté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux !

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup ; et tout ce que je veux
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite ; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh ! Madame, à quoi bon un pareil embarras,
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BÉLISE.

Mon Dieu ! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre,
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour ;

Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE.

Mais....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Adieu... Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Laissez.... Je rougis maintenant;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant!

CLITANDRE.

Je veux être pendu si je vous aime; et sage....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

CLITANDRE, *seul.*

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions?....
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *seul, mais quittant Clitandre, et lui parlant encore dans la coulisse, sans qu'on le voie.*

Oui, je vous porterai la réponse, au plutôt;
J'appuîrai, presserai, ferai tout ce qu'il faut....
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais....

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard', mon frere!

CHRISALE.

Et vous aussi,
Mon frere!

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

CHRISALE.

Non ; mais si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre ?

ARISTE.

Depuis assez long-tems vous connoissez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite !

ARISTE.

Certain desir qu'il a, conduit ici mes pas ;
Et je me réjouis que vous en fassiez cas !

CHRISALE.

Je connus feu son pere, en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien !

CHRISALE.

C'étoit, mon frere, un fort bon Gentilhomme !

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi ! tous deux de verts-galans !

ARISTE.

Je le crois.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines ;

Et tout le monde, là, parloit de nos fredaines :
Nous faisions des jaloux !

ARISTE.

Voilà qui va des mieux !...
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BÉLISE, *entrant doucement, et écoutant;* CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

CLITANDRE auprès de vous me fait son interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoi ! de ma fille ?

ARISTE.

Oui ; Clitandre en est charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé !

BÉLISE, *paroissant.*

Non ; non, je vous entends.... Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur ?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez ? ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

BÉLISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit, lui même.

BÉLISE.

Eh ! oui.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé, par lui,
D'en faire la demande à son pere aujourd'hui.

BÉLISE.

Fort bien !

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux !... On ne peut tromper plus galamment !
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystere;
Et je veux bien, tous deux, vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime ?

BÉLISE.

Vous le voulez savoir ?

ARISTE.

Oui.... quoi ?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hai! ma sœur!

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hai?
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire;
Et Dorante et Damis, Cléonte et Licidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas!

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BÉLISE.

Aucun n'a pris cette licence:
Ils m'ont su révérer si fort, jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour;
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service
Les muets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis;

BÉLISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquans, par-tout, Dorante vous outrage.

BÉLISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte et Licidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi ! ma chere sœur, vision toute claire !

CHRISALE, *à Bélise.*

De ces chimeres là vous devez vous défaire.

BÉLISE.

Ah ! chimeres ! . . . Ce sont des chimeres, dit-on.
Chimeres, moi ! . . . Vraiment, chimeres est fort bon !
Je me réjouis fort de chimeres, mes freres ;
Et je ne savois pas que j'eusse des chimeres.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

NOTRE sœur est folle, oui !

ARISTE.

Cela croît tous les jours !...
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme :
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme ?

CHRISALE.

Faut-il le demander ? j'y consens, de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur !

ARISTE.

Vous savez que des biens il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE, *l'interrompant.*

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance.
Il est riche en vertu : cela vaut des trésors ;
Et puis son pere et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à votre femme ; et voyons à la rendre
Favorable.

CHRISALE.

Il suffit ; je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui ; mais, pour appuyer votre consentement,

Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons.

CHRISALE.

Vous moquez-vous ?... Il n'est pas nécessaire.
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE, *l'interrompant.*

Laissez faire, dis-je; et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses, de ce pas.

ARISTE.

Soit.... Je vais là-dessus sonder votre Henriette;
Et reviendrai savoir...

CHRISALE, *l'interrompant.*

C'est une affaire faite;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

(*Ariste sort.*)

SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE, *à part.*

Me voilà bien chanceuse !... Hélas! l'an dit bien vrai:
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage;
Et service d'autrui n'est pas un héritage !

CHRISALE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai?

CHRISALE.

Oui?

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

CHRISALE.

Votre congé?

MARTINE.

Oui, Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entends pas cela.... Comment!

MARTINE.

On me menace, Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups!

CHRISALE.

Non, vous demeurerez; je suis content de vous. Ma femme, bien souvent, a la tête un peu chaude; Et je ne veux pas, moi...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *à Martine.*

Quoi, je vous vois, maraude !...
Vîte, sortez, friponne ! allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux !

CHRISALE.

Tout doux !

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Eh !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte !

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon !

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRISALE.

Mon Dieu, non !
Je ne fais seulement que demander son crime !

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela.... Mais il faut de nos gens....

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Non, elle sortira, vous dis-je, de céans !

CHRISALE.

Eh ! bien, oui... Vous dit-on quelque chose là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre !

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi, contre elle, et prendre mon courroux !

CHRISALE.

(*A Martine.*)

Aussi fais-je... Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine ! et votre crime est indigne de grace !

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRISALE, *bas.*

Ma foi ! je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas !

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRISALE, *à Martine.*

(A Philaminte.)

Qu'est-ce à dire?... L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute! Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguiere, ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien!

CHRISALE, *à Martine.*

Oh! oh!... Peste, la belle!...

(A Philaminte)

Quoi! l'avez-vous surprise à n'être pas fidelle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela!

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis!

CHRISALE, *à Martine.*

(A Philaminte.)

Comment, diantre! friponne!... Eh! a-t-elle commis...

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas!

CHRISALE.

Est-ce-là...

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La Grammaire, qui sait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable!

PHILAMINTE.

Quoi! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE.

Si fait!

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez!

CHRISALE.

Je n'ai garde!

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés!
Toute construction est par elle détruite;
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite!

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon;
Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon!

PHILAMINTE.

L'impudente! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage!

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien;
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien !

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Eh ! bien, ne voilà pas encore de son style ?
« Ne servent pas de rien. »

BÉLISE, *à Martine.*

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien*, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Ah ! peut-on y tenir !

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible !

BÉLISE, *à Martine.*

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier ; *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la Grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mere, ni grand-pere ?

PHILAMINTE, *à part.*

O Ciel !

BÉLISE, *à Martine.*

Grammaire est prise à contre-sens par toi ;
Et je t'ai dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien !

BÉLISE.

Quelle ame villageoise !
La Grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire,
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE, *à part.*

Quel martyre!

BÉLISE, *à Martine.*

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Eh ! mon Dieu ! finissez un discours de la sorte !...
(*A Chrisale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRISALE.

(*A part.*)

Si fait.... A son caprice il me faut consentir....

(*A Martine.*)

Va, ne l'irrite point; retire toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout-à-fait obligeant?

CHRISALE, *d'un ton ferme.*

(*A Martine.*) (*D'un ton plus doux.*)

Moi? point.... Allons, sortez.... Va-t-en, ma pauvre enfant!

(*Martine sort.*)

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BÉLISE.

CHRISALE, *à Philaminte.*

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie?
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet!

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice;
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,

De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles?

BÉLISE, *à Chrisale.*

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours,
Elle y met Vaugelas en pieces, tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas et méchant mot
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auroient été des sots!

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin,
Guenille, si l'on veut : ma guenille m'est chere !

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frere ;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant,
Et notre plus grand soin, notre premiere instance
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foi ! si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit !
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour....

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Ah ! *sollicitude*, à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté !

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet-monté !

CHRISALE.

Voulez-vous que je dise ?... Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, et décharge ma rate....
De folles on vous traite ; et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Comment donc ?

CHRISALE, *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;

Mais

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite !
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous !....
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos peres sur ce point étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien:
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, et devenir Auteurs:
Nulle science n'est pour elles trop profonde;
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison;
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire:
Enfin je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse, avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin;
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées:
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé!

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel! et d'ame et de langage!

BÉLISE, *à Chrisale.*

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage?

Un esprit composé d'atômes plus bourgeois ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal de mort d'être de votre race ;
Et, de confusion, j'abandonne la place.
(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

CHRISALE.

Moi ? non.... Ne parlons plus de querelle ; c'est fait.
Discourons d'autre affaire. .. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée.
C'est une Philosophe, enfin, je n'en dis rien.
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien !
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette ;
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari....

PHILAMINTE.

.. C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut ;
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.

La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins, ne dites mot du choix de cet époux;
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite;
Et je connoîtrai bien si vous l'aurez instruite.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

HÉ bien! la femme sort, mon frere; et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien?

CHRISALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon !

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRISALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre !

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme ?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi ! ce Monsieur Trissotin ...

CHRISALE, *l'interrompant.*

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRISALE.

Moi ? point ! A Dieu ne plaise !

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRISALE.

Rien ; et je suis bien-aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas!
Avez-vous su, du moins, lui proposer Clitandre?

CHRISALE.

Non; car, comme j'ai vu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ai cru qu'il étoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes! votre prudence est rare au dernier point!...
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRISALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frere, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pese!
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible, avecque son humeur!
Du nom de Philosophe elle fait grand mystere,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colere;
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête!
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton:
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon;
Et, cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie!

ARISTE

Allez, c'est se moquer! Votre femme, entre nous,

Est, par vos lâchetés, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre foiblesse ;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse.
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en bête, par le nez !
Quoi ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un : « je le veux ? »
Vous laisserez, sans honte, immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille ;
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut ;
Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel-esprit et de grand Philosophe,
D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie !

CHRISALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort...
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit !

CHRISALE.

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme !

ARISTE.

Fort bien!

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité!...

ARISTE.

Il est vrai!

CHRISALE.

Trop joui de ma facilité!...

ARISTE.

Sans doute!

CHRISALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connoître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux!

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux!

CHRISALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure?
Faites-le-moi venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours, tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est soufrir trop long-tems;
Et je m'en vais être homme, à la barbe des gens!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE.

AH! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que, mot à mot, il est besoin qu'on pese!

ARMANDE.

Je brûle de les voir!

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous!

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Ce sont charmes pour moi que ce qui part de vous!

ARMANDE, *à Trissotin.*

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille!

BÉLISE, *à Trissotin.*

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille!

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Ne faites point languir de si pressans desirs!

ARMANDE, *à Trissotin.*

Dépêchez!

BÉLISE, *à Trissotin.*

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs !

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

A notre impatience offrez votre épigramme !

TRISSOTIN.

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher !

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher il suffit de son pere !

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mere !

BÉLISE, *à Philaminte.*

Qu'il a d'esprit !

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE, *à Henriette, qui veut se retirer aussi-tôt qu'elle est entrée.*

HOLA ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux !

PHILAMINTE.

Approchez ; et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles !

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe.... Aussi-bien ai-je à vous dire, ensuite,
Un secret dont il faut que vous soyiez instruite.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer?

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ai nulle envie....

BÉLISE, *l'interrompant, à Trissotin.*

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, *à L'Epine.*

Allons, petit garçon, vîte, de quoi s'asseoir....
(*L'Epine, en courant chercher des siéges, se laisse tomber.*)
Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit cheoir
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BÉLISE, *à L'Epine.*

De ta chûte, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

L'ÉPINE.

Je m'en suis apperçu, Madame, étant par terre!

PHILAMINTE.

Le lourdaut!

(*L'Epine sort, après avoir avancé des siéges.*)

SCENE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

BIEN lui prend de n'être pas de verre !

ARMANDE.

Ah ! de l'esprit par-tout !

BÉLISE.

Cela ne tarit pas !

(*Ils s'asseyent tous les cinq.*)

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Servez-nous promptement votre aimable repas !

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'Épigramme, ou bien au Madrigal,
Le ragoût d'un Sonnet, qui, chez une Princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné par-tout;
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût !

(*Il tire un papier de sa poche.*)

ARMANDE.

Ah ! je n'en doute point !

PHILAMINTE.

PHILAMINTE.

Donnons vîte audience.

BÉLISE, *interrompant Trissotin, chaque fois qu'il se dispose à lire.*

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance;
J'aime la poésie avec entêtement,
Et sur-tout quand les vers sont tournés galamment!

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN, *lisant.*

SO...

BÉLISE, *à Henriette.*

Silence, ma niece.

ARMANDE.

Ah! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN, *lisant.*

SONNET A LA PRINCESSE URANIE, SUR SA FIEVRE.

« Votre prudence est endormie
» De traiter magnifiquement,
» Et de loger superbement
» Votre plus cruelle ennemie! »

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul, des vers aisés, possede le talent!

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes!

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes!

PHILAMINTE.

J'aime *superbement et magnifiquement ;*
Ces deux adverbes joints font admirablement !

TRISSOTIN, *lisant.*

« Votre prudence est endormie
» De traiter magnifiquement,
» Et de loger superbement
» Votre plus cruelle ennemie ! »

ARMANDE.

Prudence endormie !

BÉLISE.

Loger son ennemie !

PHILAMINTE.

Superbement et magnifiquement !

TRISSOTIN, *lisant.*

« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
» De votre riche appartement,
» Où cette ingrate, insolemment,
» Attaque votre belle vie ! »

BÉLISE.

Ah ! tout doux ! laissez-moi de grace respirer !

ARMANDE, *à Trissotin.*

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer!

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
» De votre riche appartement. »
Que *riche appartement* est là joliment dit,
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

« Faites-la sortir, quoi qu'on die... »
Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable!

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux!

BÉLISE.

Je suis de votre avis; *quoi qu'on die* est heureux!

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait!

BÉLISE.

Il vaut toute une piece!

PHILAMINTE.

Mais en comprend-t-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE et BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE.

« Faites-la sortir, quoi qu'on die.... »
Que de la fievre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets!...
« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
» Quoi qu'on die, quoi qu'on die. »

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble:
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots!

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros!

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien, vous-même, à tout ce qu'il nous dit?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN, *riant.*

Hai! haî!

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête;
Cette ingrate de fievre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux!

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux!....
Venons-en promptement aux tercets, je vous prie!

ARMANDE, *à Trissotin.*

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*?

TRISSOTIN, *lisant.*

« Faites-la sortir, quoi qu'on die. »

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN, *lisant.*

« De votre riche appartement. »

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN, *lisant.*

« Où cette ingrate insolemment. »

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Cette *ingrate* de fievre !

TRISSOTIN, *lisant*

« Attaque votre belle vie ! »

PHILAMINTE.

Votre belle vie !

ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN, *lisant.*

« Quoi ! sans respecter votre rang,
» Elle se prend à votre sang !

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE, *ensemble.*

Ah !

TRISSOTIN, *lisant.*

« Et nuit et jour vous fait outrage ?
» Si vous la conduisez aux bains,
» Sans la marchander davantage,
» Noyez-la, de vos propres mains ! »

PHILAMINTE.

On n'en peut plus !

BÉLISE.

On pâme !

ARMANDE.

On se meurt de plaisir !

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir !

ARMANDE.

» Si vous la conduisez aux bains...

BÉLISE.

» Sans la marchander davantage....

PHILAMINTE.

» Noyez-la, de vos propres mains!
» De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains! »

ARMANDE, *à Trissotin.*

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant!

BÉLISE, *à Trissotin.*

Par-tout on s'y promene avec ravissement!

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses!

ARMANDE, *à Trissotin.*

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses!

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Le Sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau!

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi! sans émotion pendant cette lecture?
Vous faites-là, ma niece, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel-esprit il ne l'est pas qui veut!

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame?

HENRIETTE.

Point; je n'écoute pas.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Ah! voyons l'Épigramme?

TRISSOTIN, *lisant.*

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE, DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES.

PHILAMINTE, *à Armande.*

Ses titres ont toujours quelque chose de rare !

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare !

TRISSOTIN, *lisant.*

« L'amour si chérement m'a vendu son lien. »

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

« Qu'il m'en coûte déja la moitié de mon bien;
» Et quand tu vois ce beau carrosse,
» Où tant d'or se releve en bosse
» Qu'il étonne tout le pays,
» Et fait pompeusement triompher ma Lays. »

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Lays !* voilà de l'érudition !

BÉLISE, *à Trissotin.*

L'enveloppe est jolie, et vaut un million !

TRISSOTIN, *lisant.*

« Et quand tu vois ce beau carrosse,
» Où tant d'or se releve en bosse
» Qu'il étonne tout le pays,
» Et fait pompeusement triompher ma Lays,
» Ne dis plus qu'il est amarante,
» Dis plutôt qu'il est de ma rente. »

ARMANDE.

Oh ! oh ! oh ! celui-là ne s'attend point du tout !

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût !

BÉLISE.

« Ne dis plus qu'il est amarante,
» Dis plutôt qu'il est de ma rente !... »
Voilà qui se décline ; *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu ;
Mais j'admire par-tout vos vers et votre prose !

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer ?

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers ; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre Académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté
Quand de sa République il a fait le Traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée,
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés !

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense
De n'étendre l'effort de notre intelligence

Qu'à juger d'une juppe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau!

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage.
Et mettre hautement notre esprit hors de page!

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature, en mille expériences;
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache, pour l'ordre, au Péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts!

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps;

Mais le vuide à souffrir me paroît difficile,
Et je goûte bien mieux la matiere subtile !

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons !

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déja fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la Lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois;
Mais j'ai vu des clochers, tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la Physique,
Grammaire, Histoire, Vers, Morale et Politique.

PHILAMINTE.

La Morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur Sage !

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos réglemens,

Et nous y prétendons faire des remûmens.
Par une antipathie, ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre Académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui, dans les plus beaux mots produisent des scandales;
Ces jouets éternels des sots de tous les tems,
Ces fades lieux communs de nos méchans plaisans,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes!

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets!

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos loix, les juges des ouvrages.

Par nos loix, prose et vers, tout nous sera soumis:
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons par-tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCENE IV.

L'ÉPINE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN.

L'ÉPINE, *à Trissotin.*

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous.
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

(*Ils se levent tous.*)

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(*L'Epine sort, et Trissotin le suit pour aller au-devant de Vadius.*)

SCENE V.

SCENE V.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE, *à Armande et à Bélise.*

FAISONS bien les honneurs, au moins, de notre esprit! ....

(*A Henriette qui veut sortir.*)

Holà!... Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires!

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

SCENE VI.

TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *à Philaminte en lui présentant Vadius.*

VOICI l'homme qui meurt du desir de vous voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux-esprits!

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux Auteurs la pleine intelligence,
Et sait du Grec, Madame, autant qu'homme de France!

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du Grec!... ô Ciel! du Grec!... Il sait du Grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.*

Ah! ma niece, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec, quelle douceur!

PHILAMINTE, *à Vadius.*

Quoi! Monsieur sait du Grec?... Ah! permettez, de grace!
Que, pour l'amour du Grec, Monsieur, on vous embrasse!

(*Elle embrasse Vadius, qui embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez moi, Monsieur, je n'entends pas le Grec.

(*Ils s'asseyent tous.*)

PHILAMINTE, *à Vadius.*

J'ai pour les livres Grecs un merveilleux respect!

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien?

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du Grec, on ne peut gâter rien !

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers, ainsi qu'en prose ;
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose ?

VADIUS.

Le défaut des Auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans, lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un Auteur qui par tout va gueuser des encens;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait, le plus souvent, les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses Sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages....

(*Tirant un papier de sa poche.*)

Voici de petits vers, pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens ?

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres !

VADIUS.

Les Graces et Vénus regnent dans tous les vôtres !

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots !

VADIUS.

On voit par-tout chez vous l'*ithos* et le *pathos* !

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des Eglogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile !

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous !

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos Chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux Sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits Rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos Madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux Ballades, sur-tout, vous êtes admirable !

VADIUS.

Et dans les Bouts-rimés je vous trouve adorable !

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix....

VADIUS, *l'interrompant.*

Si le siecle rendoit justice aux beaux esprits....

TRISSOTIN, *l'interrompant aussi.*

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le Public vous dresser des statues ! ...
(*A part.*) (*A Trissotin.*)
Hom ! ... C'est une Ballade, et je veux que, tout net
Vous m'en ....

TRISSOTIN, *l'interrompant.*

Avez-vous vu certain petit Sonnet
Sur la fievre qui tient la Princesse Uranie?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'Auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son Sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable!

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout;
Et que d'un tel Sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'Auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi!

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire !

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait !
Ou bien que le Lecteur m'ait gâté le Sonnet....
Mais laissons ce discours, et voyons ma Ballade.

TRISSOTIN.

La Ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode : elle sent son vieux tems !

VADIUS.

La Ballade pourtant charme beaucoup de gens !

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise !

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise !

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas !

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas !

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres !

(*Ils se levent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vôtres !

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud ! barbouilleur de papier !

VADIUS.

Allez, rimeur de balle ! opprobre du métier !

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits ! impudent plagiaire !

VADIUS.

Allez, cuistre!

PHILAMINTE.

Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins!

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace!

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit!

VADIUS.

Et toi, de ton Libraire à l'Hôpital réduit!

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires!

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'Auteur des satyres!

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi!

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne, en passant, une atteinte légere,
Parmi plusieurs Auteurs qu'au Palais on révere;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par-tout être en butte à ses traits!

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable;

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux!

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être!

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître!

VADIUS.

Je te défie en Vers, Prose, Grec et Latin!

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons, seul à seul, chez Barbin!

(*Vadius sort.*)

SCENE VII.

RISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer....
(*A Henriette.*)
Mais parlons d'autre affaire.... Approchez, Henriette.
Depuis assez long-tems mon ame s'inquiette
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire:
J'aime à vivre aisément; et, dans tout ce qu'on dit,
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête:
Je me trouve fort bien, ma mere, d'être bête;
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots!

PHILAMINTE.

Oui; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte!
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché long-tems un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le desir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances,
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit;

(*Montrant Trissotin.*)

Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mere ?

PHILAMINTE.

Eh ! oui, vous... Faites la sotte un peu !

BÉLISE, *à Trissotin.*

Je vous entends.... Vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possede?
Allez; je le veux bien. A ce nœud je vous cede:
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame; et cet hymen, dont je vois qu'on m'honore,
Me met....

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Tout beau, Monsieur! il n'est pas fait encore;
Ne vous pressez pas tant !

PHILAMINTE.

Comme vous répondez?
Savez-vous bien que si.... Suffit : vous m'entendez?...
(*A Trissotin.*)
Elle se rendra sage.... Allons, laissons-la faire.

(*Elle sort, avec Trissotin et Bélise.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

ON voit briller pour vous les soins de notre mere,
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre époux...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée!

HENRIETTE.

Je vous le cede tout, comme à ma sœur aînée!

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois votre offre, avec ravissement!

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la tête,
Je pourrois le trouver un parti fort honnête!

ARMANDE.

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différens,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parens.
Une mere a sur nous une entiere puissance;
Et vous croyez, en vain, par votre résistance....

SCENE IX.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE, *à Henriette, en lui présentant Clitandre.*

ALLONS, ma fille, il faut approuver mon dessein...
Otez ce gant.... Touchez à Monsieur dans la main;
Et le considérez désormais, dans votre ame,
En homme dont je veux que vous soyiez la femme.

ARMANDE, *à Henriette.*

De ce côté, ma sœur, vos penchans sont fort grands!

HENRIETTE.

Il nous faut obéir, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiere puissance!

ARMANDE.

Une mere a sa part à notre obéissance!

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mere et vous ne soyiez pas d'accord;
Et c'est un autre époux....

CHRISALE, *l'interrompant.*

Taisez-vous, péronnelle!
Allez philosopher, tout le soul, avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien!

Dites-lui

Dites-lui ma pensée ; et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons vîte.

(*Armande sort.*)

SCENE X.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

ARISTE, *à Chrisale.*

Fort bien ! vous faites des merveilles !

CLITANDRE, *à Henriette.*

Quel transport ! quelle joie !..., Ah ! que mon sort est doux !

CHRISALE, *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main ; et passez devant nous.

(*Clitandre prend la main d'Henriette, et la lui baise.*)

Menez-la dans sa chambre... Ah ! les douces caresses !...
(*A Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses ;
Cela ragaillardit, tout-à-fait, mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance;
Elle a fait vanité de son obéissance:
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi,
S'est-il donné le tems d'en recevoir la loi,
Et sembloit suivre moins les volontés d'un pere
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mere, ou son pere,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien, au moins, un compliment;
Et ce petit Monsieur en use étrangement
De vouloir, malgré vous, devenir votre gendre!

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre!

Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours ;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire ;
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire !

SCENE II.

CLITANDRE, *entrant doucement, et écoutant, sans se montrer*, PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE, *à Philaminte.*

Je ne souffrirois point, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée,
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la Philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout ;
Mais vous traiter ainsi c'est vous pousser à bout....
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire ;
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot !

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal !

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux !

PHILAMINTE.

L'impertinent !

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE, *l'interrompant, en se montrant.*

Eh ! doucement, de grace ! Un peu de charité,
Madame, ou, tout au moins, un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense
Pour armer contre moi toute votre éloquence,
Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
(*Montrant Philaminte.*)
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoi l'autoriser ;
Vous en seriez trop digne ; et les premieres flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les ames
Qu'il faut perdre fortune et renoncer au jour
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour !

Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale;
Et tout cœur infidele est un monstre en morale!

CLITANDRE.

Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obéir aux loix qu'elle m'impose;
Et si je vous offense elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur;
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur:
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux.
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'un autre.
Voyez: est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire;
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit?

Ah ! quel étrange amour; et que les belles ames
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste :
C'est un feu pur et net comme le feu céleste.
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales desirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ;
On aime pour aimer, et non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une ame;
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part.
De ces détachemens je ne connois point l'art ;
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon ame et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées ;
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez.
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands châtimens;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,

Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux
Pour avoir desiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Eh! bien, Monsieur, eh! bien, puisque, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mere le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus tems, Madame, une autre a pris la place;
Et, par un tel retour, j'aurois mauvaise grace
De maltraiter l'asyle et blesser les bontés
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin, comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et, dans vos visions, savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE.

Eh! Madame, voyez votre choix, je vous prie!
Exposez-moi, de grace, à moins d'ignominie;
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux-esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.

Il en est, et plusieurs, que, pour le bel-esprit,
Le mauvais goût du siecle a su mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes,
Que vous désavoûriez, si vous les aviez faites!

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

JE viens vous annoncer une grande nouvelle!
Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle!
Un monde près de nous a passé, tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon,
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre!

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
(*Montrant Clitandre.*)
Monsieur n'y trouveroit ni rime, ni raison;

Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr, sur-tout, l'esprit et la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses, de soi, qui sont belles et bonnes;
Mais j'aimerois mieux être au rang des ignorans
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits, comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots!

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort!

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne conclûroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crêvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru jusques ici que c'étoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, et non pas la science?

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal; et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisqu'ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE.

Le savoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes!

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savans.

TRISSOTIN.

Ces certains savans-là peuvent, à les connoître,
Valoir certaines gens que nous voyons paroître.

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Eh! Madame, de grace!
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe:
Je n'ai déja que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défends ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Autre second? Je quitte la partie!

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense:
Il entend railletie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer!

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la these qu'il appuie;
Il est fort enfoncé dans la Cour; c'est tout dit.
La Cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.

Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance ;
Et c'est en Courtisan qu'il en prend la défense !

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre Cour !
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux-esprits, vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle ;
Et sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchans succès !
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres et vous,
De parler de la Cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout ;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets !

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur ? c'est que, pour la science,
Rasius et Baldus font honneur à la France ;
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la Cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,

Vous

Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie ;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles Héros ?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de services
Pour accuser la Cour d'une horrible injustice ;
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms,
Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire ;
Et les livres qu'ils font la Cour a bien affaire !
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que par-tout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont les prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres, avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de Grec et de Latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres,
Gens qui de leur savoir paroissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun ;
Inhabiles à tout, vuides du sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier par-tout l'esprit et la science !

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Votre chaleur est grande ! et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans votre ame excite....

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, CLITANDRE, PHILAMINTE, ARMANDE.

JULIEN, *à Philaminte, en lui présentant une lettre.*

LE savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur d'être l'humble valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE, *prenant la lettre.*

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jetter au travers d'un discours;
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon Livre.

PHILAMINTE, *lisant.*

« Trissotin, s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit
» votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie

» n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien
» de ne point conclure ce mariage que vous n'ayiez vu
» le Poëme que je compose contre lui. En attendant
» cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de
» toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile,
» Térence et Catulle, où vous verrez, notés en marge,
» tous les endroits qu'il a pillés »

(*A Trissotin, après avoir lu.*)

Voilà, sur cet hymen que je me suis promis,
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet....

(*A Julien.*)

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître;
Et lui dites qu'afin de lui faire connoître
Quel grand état je fais de ces nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis....

(*Montrant Trissotin.*)

Dès ce soir, à Monsieur je marîrai ma fille.

(*Julien et Trissotin sortent.*)

SCENE V.

PHILAMINTE, ARMANDE, CLITANDRE.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister ;
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter....
(*A Armande.*)
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin ;
Et Monsieur, que voilà, saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir ;
Et si je la saurai réduire à son devoir.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ARMANDE, CLITANDRE.

ARMANDE, *ironiquement.*

J'AI grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées !

CLITANDRE, *de même.*

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur !

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue !

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue !

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi !

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé !

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance !

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnoissance !

(*Armande sort.*)

SCENE VII.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE, *à Chrisale.*

SANS votre appui, Monsieur, je serai malheureux;
Madame votre femme a rejetté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage!

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage!

CHRISALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRISALE.

Et, dès ce soir, je veux,
Pour la contre-carrer, vous marier vous deux!

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vais le querir pour celui qu'il doit faire!

CLITANDRE, *montrant Henriette.*

Et Madame doit être instruite, par sa sœur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRISALE.

Et moi, je lui commande, avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance!...
Ah! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi?...

(*A Henriette.*)

Nous allons revenir, songez à nous attendre....

(*A Ariste et à Clitandre.*)

Allons, suivez mes pas, mon frere, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, *bas, à Ariste.*

Hélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploîrai toute chose à servir vos amours.

(*Chrisale et Ariste sortent.*)

SCENE VIII.

HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

QUELQUE secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame!

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui!

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre?

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre ame se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mere s'apprête
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler, tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai Philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles?

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans et doux,
Votre grace et votre air sont les biens, les richesses
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses:
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux!

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux!

Cet obligeant amour a de quoi me confondre ;
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sauroit estimer ;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le savez, à deux ne sauroit être ;
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchans yeux pour le choix d'un époux,
Que, par cent beaux talens, vous devriez me plaire :
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur, que possede Clitandre ;
Et, par mille doux soins, j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer ;
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part ; et, quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.

Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que, pour vous, on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir :
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son choix,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre!

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des loix qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas?...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Eh! Monsieur, laissons là ce galimathias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par-tout dans vos vers, vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur!

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte;
Mais j'aime, tout de bon, l'adorable Henriette!

HENRIETTE.

Eh! de grace, Monsieur...

TRISSOTIN, *l'interrompant.*

Si c'est vous offenser,

Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports,
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser les secours d'une mere
Qui prétend couronner une flamme si chere;
Et, pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense
A vouloir sur un cœur user de violence?
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré,
A tous événemens un sage est préparé.
Guéri, par la raison, des foiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la Philosophie
Fût si belle qu'elle est d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens!
Cette fermeté d'ame, à vous si singuliere,
Mérite qu'on lui donne une illustre matiere,

Est

Est digne de trouver qui prenne, avec amour,
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et, comme, à dire vrai, je n'oserois me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure, entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN, *en sortant.*

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire;
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE.

CHRISALE, *à Henriette.*

AH! ma fille, je suis bien aise de vous voir!
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mere;
(*Montrant Martine.*)
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amene, et rétablis céans!

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange!
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change!
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez;
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.

Ne vous relâchez pas ; et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mere ne l'emporte !

CHRISALE.

Comment ! me prenez-vous ici pour un benêt ?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel !

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela !

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE.

Non, mon pere !

CHRISALE.

Est ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurois pas l'esprit d'être maître chez moi ?

HENRIETTE.

Si fait !

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,
De me laisser mener par le nez à ma femme ?

HENRIETTE.

Eh ! non, mon pere !

CHRISALE.

Ouais ! qu'est-ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi !

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie !

CHRISALE.

Ma volonté céans doit être, en tout, suivie!

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere!

CHRISALE.

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander!

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison!

CHRISALE.

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille!

HENRIETTE.

D'accord!

CHRISALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille!

HENRIETTE.

Eh! oui!

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous!

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et, pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre pere
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mere!

HENRIETTE.

Hélas! vous flattez-là les plus doux de mes vœux;
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux!

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle....

CLITANDRE, *l'interrompant.*

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi. J'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, *au Notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Notre style est très-bon; et je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot!

BÉLISE.

Ah! quelle barbarie, au milieu de la France!
Mais, au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talens,
Et dater par les mots d'ides et de calendes?

LE NOTAIRE.

Moi ? si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois siffler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons !....
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire....
(*Appercevant Martine.*)
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire ?...
(*A Chrisale.*)
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRISALE.

Tantôt, avec loisir, on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat.... Où donc est la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon !

CHRISALE, *montrant Henriette.*

Oui, la voilà, Monsieur ; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien !.... et le futur ?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne
Est Monsieur.

CHRISALE, *au Notaire, en lui montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur....

LE NOTAIRE.

Deux époux ?

C'est trop pour la coutume !

PHILAMINTE, *au Notaire.*

Où vous arrêtez-vous ?

Mettez, mettez Monsieur Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE, *au Notaire.*

Pour mon gendre, mettez, mettez Monsieur Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête !

CHRISALE, *au Notaire.*

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête !

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux ?

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Quoi donc ! vous combattrez les choses que je veux ?

CHRISALE.

Je ne saurois souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment, à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là, pour un sage, un fort digne souci !

CHRISALE.

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre:
Mon choix sera suivi; c'est un point résolu!

CHRISALE.

Ouais! vous le prenez-là d'un ton bien absolu?

MARTINE, *à Philaminte.*

Ce n'est point à la femme à prescrire; et je sommes
Pour céder le dessus, en toute chose, aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit!

MARTINE, *à Philaminte.*

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq!

CHRISALE.

Sans doute!

MARTINE, *à Philaminte.*

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse!

CHRISALE.

Il est vrai!

MARTINE, *à Philaminte.*

Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maître du logis:
Je ne l'aimerois point s'il faisoit le jocrisse;
Et, si je contestois contre lui, par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton!

CHRISALE.

C'est parler comme il faut!

MARTINE, *à Philaminte.*

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable !

CHRISALE.

Oui !

MARTINE, *à Philaminte.*

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre ? et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ;
Et, ne voulant savoir le Grais, ni le Latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien !

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise ?

MARTINE.

Les savans ne sont bons que pour prêcher en chaise ;
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage.
Les livres quadrent mal avec le mariage ;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait pas d'autre livre que moi,
Qui ne sache A, ne B, n'en déplaise à Madame ;
Et ne soit, en un mot, Docteur que pour sa femme !

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Est-ce fait ? et, sans trouble, ai-je assez écouté
Votre digne interprete ?

CHRISALE.

Elle a dit vérité !

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'exécute !....
(*Montrant Trissotin.*)
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas :
Je l'ai dit ; je le veux... Ne me répliquez pas ;
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement !....
(*A Henriette et à Clitandre.*)
Voyez, y donnez-vous votre consentement ?

HENRIETTE.

Eh ! mon pere !

CLITANDRE, *à Chrisale.*

Eh ! Monsieur !

BÉLISE, *à Philaminte.*

On pourroit bien lui faire
Des propositions qui pourroient mieux lui plaire ;
Mais nous établissons une espece d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour.
La substance qui pense y peut être reçue ;
Mais nous en bannissons la substance étendue.

SCENE IV.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, UN NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE, *à Chrisale et à Philaminte.*

J'AI regret de troubler un mystere joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux...
(*Montrant deux lettres.*)
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles....
(*A Philaminte*)
L'une, pour vous, me vient de votre Procureur....
(*A Chrisale.*)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire?

ARISTE, *lui donnant une des deux lettres, et l'autre à Chrisale.*

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE, *lisant.*

« Madame, j'ai prié Monsieur votre frere de vous » rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai » osé vous aller dire. La grande négligence que vous » avez pour vos affaires a été cause que le Clerc de » votre Rapporteur ne m'a point averti, et vous avez

» perdu absolument votre procès, que vous deviez
» gagner. »

CHRISALE.

Votre procès perdu....

PHILAMINTE, *l'interrompant.*

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroître une ame moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune!...

(*Lisant.*)

« Le peu de soin que vous avez, vous coûte qua-
» rante mille écus; et c'est à payer cette somme,
» avec les dépens, que vous êtes condamnée, par
» arrêt de la Cour. »

(*A part, après avoir lu.*)

Condamnée?... Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels!

ARISTE.

Il a tort, en effet;
Et vous vous êtes-là justement récriée!
Il devoit avoir mis: « que vous êtes priée,
» Par Arrêt de la Cour, de payer, au plutôt,
» Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut. »

PHILAMINTE, *à Chrisale.*

Voyons l'autre?

CHRISALE, *lisant.*

« Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre
» frere me fait prendre intérêt à tout ce qui vous
» touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre
» les mains d'Argante et de Damon; et je vous donne

» avis qu'en même jour ils ont fait tous deux ban-
» queroute. »

(*A part, après avoir lu.*)

O Ciel ! tout-à-la-fois, perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE.

Ah ! quel honteux transport !.... Fi ! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste ;
Et, perdant toute chose, à soi-même, il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui....
(*Montrant Trissotin.*)
Son bien nous peut suffire et pour nous et pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens !

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de tems !
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrace !

TRISSOTIN.

De tant de résistance, à la fin, je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras ;
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas !

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai réfusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez ;

Mais

Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'ici j'essuie.
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas;
Et je baise les mains à qui ne me veut pas!

(*Il sort.*)

SCENE V et derniere.

CHRISALE, ARISTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, CLITANDRE, LE NOTAIRE, MARTINE.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos desirs amoureux;
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée....

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Non, ma mere, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE.

Quoi ! vous vous opposez à ma félicité ?
Et lorsqu'à mon amour, je vois chacun se rendre...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre ;
Et je vous ai toujours souhaité pour époux
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux
J'ai vu que mon hymen ajustoit vos affaires.
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me seroit sans vous insupportable !

HENRIETTE.

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux !

ARISTE.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir ;
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles !
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;

Et c'est un stratagême, un surprenant secours
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur et lui faire connoître
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit être.

CHRISALE, *à part.*

Le Ciel en soit loué !

PHILAMINTE, *à Ariste.*

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur ?
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse !

CHRISALE, *à Clitandre.*

Je le savois bien, moi, que vous l'épouseriez !

ARMANDE, *à Philaminte.*

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiyiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie ;
Et vous avez l'appui de la Philosophie
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur !

BÉLISE, *montrant Clitandre.*

Qu'il prenne garde, au moins, que je suis dans son cœur !
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le tems de sa vie !

CHRISALE, *au Notaire.*

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit ;
Et faites le contrat, ainsi que je l'ai dit.

FIN.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC DEUX PROLOGUES ET DES INTERMEDES, EN VERS LIBRES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,

PAR MOLIERE,

MUSIQUE DE CHARPENTIER.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DU MALADE IMAGINAIRE.

LE premier Prologue, qui se passe entre Flore, des Zéphyrs, Pan, des Faunes, des Bergers et des Bergeres, est une petite Pastorale, toute à la louange de Louis XIV, et que lient l'amour et le mariage de deux Bergers et de deux Bergeres.

Le second Prologue est formé par une seule Bergere, qui se plaint des maux que lui fait endurer l'Amour, contre lesquels elle croit impuissans tout les secours des Médecins, dont elle pense que le vain jargon ne peut être entendu que d'un malade imaginaire.

Argan, le principal personnage de la Piece, est dans ce cas. C'est un riche Bourgeois de Paris, qui se croit toujours malade, qui est, sans cesse, entouré de Médecins, de Chirurgiens et d'Apothicaires. Pour avoir même un Médecin, à demeure, dans sa maison et dans sa famille, il ima-

gine de marier sa fille aînée, Angélique, à M. Thomas Diafoirus, fils du Docteur Diafoirus, et jeune Docteur, lui-même. Mais Béline, seconde femme d'Argan, voudroit qu'il ne mariât ni Angélique, ni une jeune sœur qu'elle a, nommée Louison, qui sont, toutes deux, filles de sa premiere femme, et qu'il les forcât à être Religieuses, afin de pouvoir faire son testament totalement en faveur d'elle. Cependant, Angélique est aimée d'un jeune homme, nommé Cléante, qu'elle aime; et Béralde, frere d'Argan, protége ces deux amans. Argan consentiroit volontiers à les unir, si Cléante, qu'il voit être préféré par sa fille, vouloit se faire Médecin; mais Béralde lui propose de s'en attacher un qui ne puisse jamais s'éloigner de sa personne, en se faisant agréger, lui-même, à la Faculté. Argan saisit cette idée, donne Angélique à Cléante, et se fait recevoir Docteur, par une mascarade de prétendus Médecins, qu'il a engagés à préparer cette burlesque cérémonie, qui fait le troisieme Intermede de la Piece. Celui qui termine le premier acte est formé par un certain Polichinelle, vieux Bourgeois, amant de Toi-

nette, servante d'Argan. Polichinelle vient, pendant la nuit, donner une sérénade à Toinette, et est arrêté, par des Archers, comme perturbateur du repos public. L'Intermede qui suit le second acte est un divertissement d'Égyptiens et d'Égyptiennes, amenés, par Béralde, à Argan, pour dissiper la mauvaise humeur que lui cause sa maladie d'imagination.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE MALADE IMAGINAIRE.

« Les excursions que Moliere avoit faites sur les Médecins dans plusieurs de ses Comédies, et même, par des bons mots, dans la société, n'étoient rien en comparaison du combat qu'il parut livrer au Corps entier dans *Le Malade imaginaire*, dit M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant, et les Observations à la suite de cette Piece. »

« Perrault, dans ses *Hommes illustres*, parla de cette derniere attaque comme si sa plume avoit été guidée par l'humeur d'un Médecin subalterne. Voici le jugement qu'il en porta. »

« *On peut dire qu'il se méprit un peu dans cette derniere Piece, et qu'il ne se contint pas dans les bornes du pouvoir de la Comédie; car au lieu de se*

contenter de blâmer les mauvais Médecins, il attaqua la Médecine en elle-même, la traita de Science frivole, *et posa pour principe qu'*il est ridicule à tout homme d'en vouloir guérir un autre. *La Comédie s'est toujours moquée des rodomonts et de leurs rodomontades, mais jamais elle n'a raillé ni les vrais braves, ni la vraie bravoure. Elle s'est réjouie des pédans et de la pédanterie; mais elle n'a jamais blâmé ni les Savans, ni la Science. Suivant cette regle, il n'a pu trop maltraiter les charlatans et les ignorans Médecins, mais il en devoit demeurer là, et ne pas tourner en ridicule les bons Médecins, que l'Ecriture nous enjoint d'honorer.* »

« Montaigne observe, avec malignité, livre second, chapitre trente-septieme de ses *Essais*, qu'à ce passage de l'Écriture on en oppose un autre du Prophête Anamus, reprenant Asa, Roi de Juda, d'avoir eu recours aux Médecins. Il est vrai, ajoute M. Bret, que dans la scene troisieme du troisieme acte du *Malade imaginaire*, Béralde, outré de l'aveugle et funeste confiance de son frere Argan dans un art dont il voit évidemment qu'il n'a pas besoin, et dont il est la

dupe, va jusqu'à traiter de *momerie l'engagement que prend un homme d'en guérir un autre.* Cette opinion exagérée, sans doute, semble contredire un peu ce ton de sagesse et de raison qui se remarque dans les Ouvrages importans de Moliere. Mais on sait combien il est difficile d'éviter tout excès dans les sentimens où il entre quelque prévention. Ami d'un Médecin, qui faisoit auprès de lui ce qu'avoit fait auprès de Racine, pour sa Comédie des *Plaideurs*, M. de Brilhac, Conseiller au Parlement, en l'instruisant de toutes les expressions du Palais et de la chicane, (1) peut-être devoit-il au Docteur Mauvilain le septicisme où il étoit en fait de Médecine. Il n'est pas rare de trouver des Médecins mêmes qui, mécontens de leur art, par la jalousie qu'excitent en eux les succès de leurs confreres, se vengent de leur inutilité, en médisant d'une profession qu'ils n'ont pu se rendre lucrative. »

« Moliere étoit né avec une poitrine délicate ;

(1) Voyez les Jugemens et Anecdotes sur *Les Plaideurs*, tome neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

et l'on prétend que les efforts qu'il avoit faits pour modérer sa volubilité naturelle de prononciation lui avoient causé un hoquet qui avoit encore considérablement altéré sa poitrine. Par-là il étoit plus fait qu'un autre pour recourir à la Médecine ; mais il se rendit la victime du préjugé qu'il avoit contre elle. Il fut plus cruel pour lui-même que Montaigne, qui, malgré tous ses sarcasmes contre cet art, consultoit, dans le besoin, ceux qui le pratiquoient. Moliere eut le malheureux entêtement de ne s'en servir jamais. Il soupçonnoit, sans doute, que le premier remede qu'on auroit eu à lui proposer étoit le sacrifice de sa profession de Comédien, incompatible avec son incommodité ; et l'on sait que rien ne pouvoit lui faire abandonner un état dont il étoit idolâtre. »

« A l'égard des Médecins dont il plaisanta dans *Le Malade imaginaire*, il les avoit dessinés de façon à ne point inquiéter un honnête et un habile homme de cet art. Ce qu'il faut même observer, c'est que le personnage de M. Purgon seroit au-delà du ridicule, si la législation s'étoit étendue jusqu'au crime dont il se rend coupable.

Entretenir, par les seules vues de son intérêt, les visions d'une dupe qui se croit malade, tandis que tout annonce sa santé ; vivre aux dépens de son imbécillité ; jouer le jeu barbare d'éteindre, journellement, par des remedes, dangereux lorsqu'ils sont inutiles, une vie qu'un insensé risque de perdre par un excès d'amour pour elle, c'est une infamie faite pour être désavouée par tous les particuliers d'un état qui met au rang de ses succès la considération publique. La pédante stupidité de MM. Diafoirus, pere et fils, n'est pas plus faite pour blesser des gens qui ne peuvent leur ressembler. Les portraits de Vadius et de Trissotin ne rendirent pas tous les Gens-de-Lettres ridicules ; et la censure que l'on feroit aujourd'hui de l'écrivaillerie de notre tems n'atteindroit ni Buffon, ni Voltaire, ni d'Alembert, ni beaucoup d'autres. »

« Moliere, dans cette Piece, ainsi que dans celles où il nous offrit des Médecins, fit donc peu de tort à ceux qui étoient vraiement dignes de ce nom ; mais, comme le remarqua Perrault, ce fut l'Art de la Médecine qu'il attaqua dans *Le Malade imaginaire*. Imitateur de Té-

rence qui faisoit passer dans ses Pieces des morceaux de Platon, il suivit l'opinion de Montaigne, contre une science fondée, comme une autre, en principes; mais qui, dans leur application, a trop souvent pour guide l'incertaine conjecture. »

« *Le premier qui saigna et purgea, à propos, un homme tombé en apoplexie*, dit M. de Voltaire, dans ses *Questions Encyclopédiques; le premier qui imagina de plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou, et de refermer la plaie; le premier qui sut prévenir la gangrene dans une partie du corps, étoient, sans doute, des hommes presque divins, et ne ressembloient pas aux Médecins de Moliere.... Il y a donc un Art de la Médecine; mais dans tout Art il y a des Virgiles et des Mœvius.* »

« Les traits principaux du ridicule tombent, d'ailleurs, dans cette Comédie, sur la pusillanimité du malade imaginaire, et sur cet amour mal entendu de soi-même qui multiplie les fausses craintes, et qui porte jusqu'à la démence les scrupuleuses attentions qu'on croit devoir à sa santé.... »

« Le second objet, plus important encore, qu'avoit Moliere, étoit de tracer à nos yeux le portrait de ces belles-mères avares, qui tournent à leur avantage les foiblesses d'un mari, dont on les voit éteindre ce qu'il peut avoir de sensibilité pour les enfans de son premier mariage. Ce portrait, dessiné de main de maître, n'est cependant qu'un accessoire du sujet principal, et, loin de nuire à son effet, il ne sert qu'à l'augmenter. C'est ici qu'il faut apprendre à ne pas détruire l'unité de son Ouvrage, en doublant, avec art, son utilité par les effets différens qu'on lui fait produire. L'accord, si difficile, de ces parties diverses dépend d'être conçu dans l'ensemble du tableau. »

« Térence avoit présenté une belle-mere, dans son *Hecyre ;* mais sa Sostrata est une belle-mere honnête, douce et raisonnable, et le comique résulte moins d'un exemple à suivre que de celui qu'on propose à fuir. De-là vient le peu de succès de tant d'instructions purement morales, que l'on divise par scenes, au lieu de les donner par chapitres, dans un Ouvrage d'un autre genre. »

« A l'égard de la réception bouffonne du Médecin,

decin, qui fait le dernier Intermede, on sait que ce fut une plaisanterie de société, imaginée dans un souper; chez Madame de la Sabliere, où la fameuse Ninon, La Fontaine et Despréaux étoient, avec Moliere, et quelques autres personnes dignes de ces délicieux soupers dont le jeu, la médisance et les sottises du jour ne faisoient pas alors les délices. Chacun fournit son mot dans ce cadre plaisant, que présenta Moliere à remplir, en imitant le jargon burlesque de Théophile Folengo, Religieux Bénédictin, de Mantoue, du seizieme siecle, plus connu sous le nom de Merlin Caccaie. »

« L'Ouvrage le plus connu de ce Moine est sa *Macaronée*, ou *Histoire Macaronique*, écrite en vers, dans lesquels il associa des mots latins à des mots de sa langue naturelle, qu'il corrompt, à sa fantaisie, par des terminaisons latines. Il avoit donné à ces vers, par une pasquinade d'assez mauvais genre, le nom de *Macaroni*, espece de petits gâteaux faits chez nous avec de la pâte d'amande et du sucre, mais que l'on composoit en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. »

« Cette bizarrerie plaisante de Folengo servit donc de modele au dialogue de la réception d'Argan, qui ne peut offenser qu'un jeune Candidat plus entêté de la dignité de la robe que du vrai mérite d'une profession qui sera toujours au-dessus d'une gaieté folle et sans conséquence, lorsqu'elle ne couvrira pas son ignorance du masque risible de la charlatanerie.... ».

« M. de Voltaire, en parlant du *Malade imaginaire*, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere, dit que : *C'est une de ces Farces dans lesquelles on trouve beaucoup de scenes dignes de la haute Comédie ; mais que la naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractere. Les Farces de Moliere*, continue-t-il, *ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, et ses Comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais, avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les Poëtes Comiques. Depuis lui le Théatre François s'est soutenu, et même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que de son tems.* »

« Cette remarque de M. de Voltaire, ajoute M. Bret, ne peut gueres être applicable qu'à la

scene de la petite Louison. (La scene treizieme du second acte.) Mais observons que M. de Voltaire ne se décide pas absolument contre cette naïveté, qui fut toujours le partage des grands hommes. Homere et Corneille eurent la naïveté du sublime ; Moliere et La Fontaine, sur-tout, la naïveté proprement dite, qui n'est autre chose que l'expression la plus assortie à une idée simple et vraie. Le bas est au naïf ce que le précieux est au bel-esprit. Le passage n'est sensible qu'avec un goût fin et exercé. On ne peut pas choisir là-dessus un meilleur guide que Moliere.... »

On croit que le personnage de Diafoirus, le fils, fut imité par Moliere de celui du *grand bénet de fils*, qui étoit le principal personnage d'une de ses Farces, du même titre, qu'il composa dans sa jeunesse et fit jouer, en Province, par la Troupe ambulante dont il fut Directeur, avant de venir se fixer à Paris.

Dufrény imita *Le Malade imaginaire*, dans une Comédie, en cinq actes, en prose, sous le titre de *La Malade sans maladie*, qui ne fut

jouée qu'une fois, le 27 Novembre 1699, et des meilleures scenes de laquelle il composa, ensuite, une autre Piece, en trois actes, en vers, intitulée *Les Vapeurs*, qui ne fut point représentée, et dont le manuscrit a été brûlé à sa mort.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC DEUX PROLOGUES ET DES INTERMEDES, EN VERS LIBRES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,

PAR MOLIERE,

MUSIQUE DE CHARPENTIER;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 10 *Février* 1673.

PERSONNAGES
DES DEUX PROLOGUES.

DANS LE PREMIER.

FLORE.
DEUX ZÉPHYRS, dansans.
CLIMENE, Bergere.
DAPHNÉ, Bergere.
TIRCIS, amant de Climene, et chef d'une troupe de Bergers.
DORILAS, amant de Daphné, et chef d'une autre troupe de Bergers.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES de la suite de Tircis, chantans dansans.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES, de la suite de Dorilas, chantans et dansans.
PAN.
TROUPES DE FAUNES, dansans.

DANS LE SECOND PROLOGUE.

UNE BERGERE, chantante.

PREMIER PROLOGUE.

(*Le Théatre représente un lieu champêtre.*)

SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZÉPHYRS *dansans.*

FLORE, *chantant.*

QUITTEZ, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergeres;
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres,
Et réjouir tous ces hameaux!
Quittez, &c.

SCENE II.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, FLORE, DEUX ZÉPHYRS, *dansans.*

CLIMENE, *à Tircis, et* DAPHNÉ, *à Dorilas, ensemble.*

BERGER, laissons là tes feux;
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, *à Climene*, *et* DORILAS, *à Daphné*, *ensemble.*

Mais, au moins, dis-moi, cruelle!...

TIRCIS, *à Climene.*

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS, *à Daphné.*

Si tu seras sensible à mon ardeur fidelle?

CLIMENE, *à Tircis*, *et* DAPHNÉ, *à Dorilas*, *ensemble.*

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *et* DORILAS, *ensemble.*

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux!

TIRCIS, *à Climene.*

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS, *à Daphné.*

Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE *et* DAPHNÉ, *ensemble.*

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

BERGERS ET BERGERES, *de la suite de Tircis et de Dorilas, chantans et dansans*, FLORE, DEUX ZÉPHYRS, *dansans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres vont se placer en cadence, autour de Flore.*)

CLIMENE, *à Flore.*

QUELLE nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jetter tant de réjouissance?

DAPHNÉ, *à Flore.*

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance!

DORILAS, *à Flore.*

D'ardeur nous en soupirons tous!

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, *ensemble.*

Nous en mourons d'impatience!

FLORE.

La voici, silence, silence!
Vos vœux sont exaucés, Louis est de retour.
Il ramene en ces lieux les plaisirs et l'amour;

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis ;
Il quitte les armes,
Faute d'ennemis.

CHŒUR.

Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! quelle douce nouvelle, &c.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres expriment, par leurs danses, les transports de leur joie.*)

FLORE.

De vos flûtes bocageres
Réveillez les plus beaux sons :
Louïs offre à vos chansons
La plus belle des matieres !
Après cent combats,
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats, plus doux,
Pour chanter sa gloire !

CHŒUR.

Formons, &c.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présens de mon Empire
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des Rois.

CLIMENE, *à Tircis.*

Si Tircis a l'avantage...

DAPHNÉ, *à Dorilas.*

Si Dorilas est vainqueur...

CLIMENE, *à Tircis.*

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ, *à Dorilas.*

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS, *à part.*

O trop chere espérance!

DORILAS, *à part.*

O mot plein de douceur!

TIRCIS ET DORILAS, *ensemble.*

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

(*Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, Flore, comme Juge, va se placer au pied d'un arbre, qui est au milieu du Théatre. Les deux troupes de Bergers et de Bergeres se placent chacune du côté de leur Chef.*)

TIRCIS.

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux

Il n'est rien d'assez solide.
Digues, châteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux, à la fois,
Tout cede au courant qui le guide:
Tel, et plus fier et plus rapide
Marche Louis dans ses exploits !

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres de la suite de Tircis dansent autour de lui, pour exprimer leur applaudissement.*)

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce, avec fureur,
L'affreuse obscurité de la nue enflammée
Fait, d'épouvante et d'horreur,
Trembler le plus ferme cœur;
Mais à la tête d'une armée,
Louis jette plus de terreur !

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres de la suite de Dorilas applaudissent à ses chants, en dansant autour de lui.*)

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grece a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-Dieux,
Que vante l'histoire passée,
Ne sont point à notre pensée
Ce que Louis est à nos yeux !

CINQUIEME

CINQUIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres du côté de Tircis recommencent leurs danses.*)

DORILAS.

Louis fait à nos tems, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siecles évanouis ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de Louis !

SIXIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres du côté de Dorilas recommencent aussi leurs danses.*)

SEPTIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Bergers et les Bergeres de la suite de Tircis et de celle de Dorilas se mêlent et dansent ensemble.*)

SCENE IV.

PAN, TROUPE DE FAUNES, *dansans*, FLORE, DEUX ZÉPHYRS, *dansans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, BERGERS ET BERGERES, *chantans et dansans.*

PAN.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein téméraire !
Ah ! que voulez-vous faire ?

Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon, sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux
N'entreprendroit pas de dire ?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire;
C'est monter vers les Cieux sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux !
Pour chanter de Louis l'intrépide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image !
Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits !
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses desirs:
Laissez, laissez-là sa gloire;
Ne songez qu'à ses plaisirs !

CHŒUR.

Laissons, &c.

FLORE, *à Tircis et à Dorilas.*

Bien que pour étaler ses vertus immortelles
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas, tous deux, d'en recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles
Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIEME ENTRÉE DE BALLET.

(Les deux Zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite à Tircis et à Dorilas.)

CLIMENE et DAPHNÉ, *ensemble, à Tircis et à Dorilas, en lui donnant la main.*

Dans les choses grandes et belles, &c.

TIRCIS et DORILAS, *ensemble.*

Ah! que de doux succès notre audace est suivie!

FLORE et PAN, *ensemble.*

Ce qu'on fait pour Louis on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, *ensemble.*

Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais!

FLORE et PAN, *ensemble.*

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

CHŒUR.

Joignons tous, dans ces bois,
Nos flûtes et nos voix:
Ce jour nous y convie;
Et faisons aux échos redire, mille fois,
Louis est le plus grand des Rois!

Heureux, &c.

NEUVIEME ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Faunes, les Bergers et les Bergeres se mêlent ensemble. Il se fait entr'eux des jeux de danses, après quoi ils se vont préparer pour la Comédie.*)

Fin du premier Prologue.

SECOND PROLOGUE.

UNE BERGERE, *seule, chantant.*

Votre plus haut savoir n'est que pure chimere,
Vains et peu sages Médecins!
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespere!
Votre plus haut savoir, &c.
Hélas! hélas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au Berger pour qui je soupire,
Et qui peut seul me secourir!
Ne prétendez pas le finir,
Ignorans Médecins, vous ne sauriez le faire!
Votre plus haut savoir, &c.
Ces remedes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout votre caquet ne peut-être reçu
Que d'un malade imaginaire!
Votre plus haut savoir, &c.

Fin du second Prologue.

PERSONNAGES

DE LA COMÉDIE.

ARGAN, malade imaginaire.
BÉLINE, seconde femme d'Argan.
ANGÉLIQUE, fille d'Argan et de sa premiere femme.
LOUISON, petite fille, sœur d'Angélique.
BÉRALDE, frere d'Argan.
CLÉANTE, amant d'Angélique.
M. DIAFOIRUS, Médecin.
THOMAS DIAFOIRUS, fils de M. Diafoirus.
M. PURGON, Médecin.
M. FLEURANT, Apothicaire.
M. BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, servante d'Argan.

PERSONNAGES DES INTERMEDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
PLUSIEURS VIOLONS.
TROUPES D'ARCHERS, chantans et dansans.

DANS LE SECOND ACTE.

UN ÉGYPTIEN, chantant.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante.
TROUPE D'ÉGYPTIENS ET D'ÉGYPTIENNES, chantans et dansans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

PLUSIEURS TAPISSIERS, dansans.
LE PRÉSIDENT de la Faculté de Médecine.
PLUSIEURS DOCTEURS.
ARGAN, Bachelier.
PLUSIEURS APOTHICAIRES, avec leurs mortiers et leurs pilons.
PLUSIEURS PORTE-SERINGUES.
PLUSIEURS CHIRURGIENS.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Argan.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente la chambre d'Argan.)

SCENE PREMIERE.

ARGAN, *assis dans un fauteuil, ayant une table devant lui, comptant, avec des jetons, les parties de son Apothicaire.*

TROIS et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt... Trois et deux font cinq... (*Lisant.*) Plus, » du vingt-quatrieme, un petit clystere insinuatif, pré» paratif et rémollient, pour amollir, humecter et » rafraîchir les entrailles de Monsieur. . . » (*S'interrompant.*) Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon Apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles... (*Lisant*) « Les entrailles de Monsieur, trente sols. . . » (*S'interrompant.*) Oui; mais, M. Fleurant, ce n'est

pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades! Trente sols un lavement! Je suis votre serviteur; je vous l'ai déja dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols; et vingt sols, en langage d'Apothicaire, c'est-à-dire, dix sols... Les voilà, dix sols... (*Lisant.*) « Plus, dudit » jour, un bon clystere détersif, composé avec catho» licon double, rhubarbe, miel rosat et autres, sui» vant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer » le bas-ventre de Monsieur, trente sols...» (*S'interrompant.*) Avec votre permission, dix sols... (*Lisant.*) « Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, so» poratif, somnifere, composé pour faire dormir » Monsieur, trente-cinq sols...» (*S'interrompant.*) Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir... Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers... « Plus, du vingt-cinquieme, une bonne médecine » purgative et corroborative, composée de casse ré» cente, avec séné levantin et autres, suivant l'or» donnance de M. Purgon, pour expulser et évacuer » la bile de Monsieur, quatre livres...» (*S'interrompant.*) Ah! M. Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît... Vingt et trente sols... (*Lisant.*) « Plus, » dudit jour, une potion anodyne et astringente, » pour faire reposer Monsieur, trente sols...» (*S'interrompant.*) Bon! dix et quinze sols.... (*Lisant.*) « Plus, du vingt-sixieme, un clystere carminatif, pour » chasser les vents de Monsieur, trente sols...» (*S'in-*

terrompant.) Dix sols, M. Fleurant... (*Lisant.*) « Plus, » le clystere de Monsieur, réitéré sur le soir, comme » dessus, trente sols... » (*S'interrompant.*) M. Fleurant, dix sols... (*Lisant.*) « Plus, du vingt-septieme, » une bonne médecine, composée, pour hâter d'aller, » et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, » trois livres... » (*S'interrompant.*) Bon ! vingt et trente sols... Je suis bien-aise que vous soyiez raisonnable... (*Lisant.*) « Plus, du vingt-huitieme, une prise de » petit-lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lénifier, » tempérer et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt » sols... » (*S'interrompant.*) Bon ! dix sols... (*Lisant.*) « Plus, une potion cordiale et préservative, composée » avec douze grains de bézoard, sirops de limon et » grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq » livres... » (*S'interrompant.*) Ah ! M. Fleurant, tout doux ! s'il vous plaît. Si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade. Contentez-vous de quatre francs, et vingt, et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers.... Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavemens; et l'autre mois, il y avoit douze médecines et vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre ! Je le dirai à M. Purgon, afin qu'il mette ordre à cela... Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a*

aucun de ses gens dans sa chambre.) Il n'y a personne ! J'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Après avoir sonné.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit... (*Après avoir sonné pour la seconde fois.*) Point d'affaire !... (*Après avoir sonné encore.*) Ils sont sourds !... (*Appelant.*) Toinette!... (*Après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.*) Tout comme si je ne sonnois point ! Chienne ! coquine!... (*Voyant qu'il sonne encore inutilement.*) J'enrage !... Drelin, drelin, drelin... Carogne ! à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade ?.... (*Sonnant encore.*) Drelin, drelin, drelin... Voilà qui est pitoyable.... Drelin, drelin, drelin.... Ah ! mon Dieu ! ils me laisseront ici mourir... (*Sonnant.*) Drelin, drelin, drelin !

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE, *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

Ah ! chienne ! ah ! carogne !...

TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.*

Diantre soit de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes que je me suis donné un grand coup à la tête, contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colere.*

Ah ! traîtresse ! . . .

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ah !

ARGAN.

Il y a. . . .

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ah !

ARGAN.

Il y a une heure. . .

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ah !

ARGAN.

Tu m'as laissé. . .

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ah !

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine ! que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi ! j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait !

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne !

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête ; l'un vaut bien l'autre ! . . . Quitte à quitte, si vous voulez ?

ARGAN.

Quoi ! coquine. . .

TOINETTE, *l'interrompant.*

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse!

TOINETTE, *l'interrompant encore.*

Ah!

ARGAN.

Chienne! tu veux...

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ah!

ARGAN, *à part*

Quoi! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout votre soul, je le veux bien!

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne! en m'interrompant, à tous coups!

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer. Chacun le sien, ce n'est pas trop!

ARGAN.

Allons, il en faut passer par-là!... (*Se faisant ôter la table qu'il avoit devant lui.*) Ote-moi ceci, coquine! ôte-moi ceci... (*Après s'être levé.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui; ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

TOINETTE.

Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à M. Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit !

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce M. Fleurant-là et ce M. Purgon s'égayent bien sur votre corps ! ils ont en vous une bonne vache à lait ; et je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remedes?

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Médecine !... Qu'on me fasse venir ma fille, Angélique ; j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici, qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, *à Angélique.*

APPROCHEZ, Angélique. Vous venez à propos ; je voulois vous parler.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

Attendez... (*A Toinette.*) Donnez-moi mon bâton; je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE, *lui donnant son bâton.*

Allez vîte, Monsieur, allez... M. Fleurant nous donne des affaires!

(*Argan sort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.

TOINETTE!

TOINETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Eh! bien, je vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Toinette!

TOINETTE.

Hé bien, quoi, Toinette?

ANGÉLIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant ; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens, et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure !

ANGÉLIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir ? et que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems ; et vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir !

ANGÉLIQUE.

Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite, avec chaleur, de tous les momens de s'ouvrir à toi..... Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ai pour lui ?

TOINETTE.

Je n'ai garde !

ANGÉLIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela !

ANGÉLIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise !

ANGÉLIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin dans l'aventure inopinée de notre connoissance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout-à-fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGÉLIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.

Assurément !

ANGÉLIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute !

ANGÉLIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est sûr !

ANGÉLIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vrai !

ANGÉLIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison !

ANGÉLIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE.

Eh ! eh ! ces choses-là, parfois, sont un peu sujettes à caution ! Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; et j'ai vu de grands Comédiens là-dessus !

ANGÉLIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGÉLIQUE.

Ah! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme!

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ARGAN, *à Angélique.*

OR ça, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage.... (*Voyant qu'Angélique se met à rire.*) Qu'est-ce que cela?... Vous riez?.... Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage! Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles!.... (*A part.*) Ah! nature, nature!... (*A Angélique.*) A ce que je vois, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier?

ANGÉLIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner!

ARGAN.

Je suis bien-aise d'avoir une fille si obéissante; la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi, mon pere, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fisse Religieuse, et votre petite sœur Louison aussi; et de tout tems elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE, *à part.*

La bonne bête a ses raisons!

ARGAN, *à Angélique.*

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE, *à Argan.*

En vérité, je vous sais bon gré de cela; et voilà l'action la plus sage que vous ayiez faite de votre vie!

ARGAN.

Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE.

Assurément, mon pere!

ARGAN.

Comment ! l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître, il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette premiere vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien-aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait ?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille ?

ANGÉLIQUE.

Sans doute !

ARGAN.

Agréable de sa personne ?

ANGÉLIQUE.

Assurément !

ARGAN.

De bonne physionomie ?

ANGÉLIQUE.

Très-bonne !

ARGAN.

Sage et bien né ?

ANGÉLIQUE.

Tout-à-fait !

ARGAN.

Fort honnête ?

ANGÉLIQUE.

Le plus honnête du monde !

ARGAN.

Qui parle bien Latin et Grec ?

ANGÉLIQUE.

C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN.

Et qu'il sera reçu Médecin dans trois jours ?

ANGÉLIQUE.

Lui, mon pere ?

ARGAN.

Oui.... Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiement.... Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

M. Purgon.

ANGÉLIQUE.

Est-ce que M. Purgon le connoît ?

ARGAN.

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE.

Cléante, neveu de M. Purgon !

ARGAN.

Quel Cléante ?.... Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE.

Eh! oui.

ARGAN.

Eh! bien, c'est le neveu de M. Purgon, qui est le fils de son beau-frere, le Médecin, M. Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante. Nous avons conclu ce mariage-là, ce matin, M. Purgon, M. Fleurant et moi, et demain ce gendre prétendu me doit être amené, par son pere.... (*Voyant qu'Angélique est étonnée.*) Qu'est-ce? vous voilà toute ébaubie?

ANGÉLIQUE.

C'est, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE, *à Argan.*

Quoi! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un Médecin?

ARGAN.

Oui; de quoi te mêles-tu, coquine! impudente que tu es!

TOINETTE.

Mon Dieu! tout doux.... Vous allez d'abord aux invectives.... Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter?.... Là, parlons de sang-froid.... Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirme et malade,

comme je suis, je me veux faire un gendre et des alliés Médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remedes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

TOINETTE.

Eh! bien, voilà dire une raison; et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres.... Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience.... Est-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine! si je suis malade? si je suis malade, impudente?

TOINETTE.

Eh! bien, oui, Monsieur, vous êtes malade: n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade; j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un Médecin?

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce Médecin; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere!

TOINETTE.

Ma foi! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Hé, la raison?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Votre fille!.... Elle vous dira qu'elle n'a que faire de M. Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde!

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense, M. Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et, de plus, M. Purgon, qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien, en faveur de ce mariage; et M. Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente!

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche!

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pere!

TOINETTE.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais, j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit !

TOINETTE.

Eh ! fi ! ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE.

Eh ! non.

ARGAN.

Hé pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée !

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien !

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je !

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous ?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon !

ARGAN.

Comment ! bon ?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais ! voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui ; vous n'aurez pas ce cœur-là ?

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez !

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien !

TOINETTE.

Oui, oui !

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point !

TOINETTE.

Bagatelles !

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles !

TOINETTE.

Mon Dieu ! je vous connois ; vous êtes bon naturellement !

ARGAN, *avec emportement.*

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux!

TOINETTE.

Doucement, Monsieur! Vous ne songez pas que vous êtes malade?

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante de parler de la sorte, devant son maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante, bien sensée, est en droit de le redresser.

ARGAN, *courant après Toinette.*

Ah! insolente, il faut que je t'assomme!

TOINETTE, *évitant Argan, et mettant son fauteuil entr'elle et lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, *courant après Toinette autour du fauteuil, en tenant son bâton levé sur elle.*

Viens, viens, que je t'apprenne à parler!

TOINETTE, *se sauvant du côté où n'est point Argan.*

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN, *de même.*

Chienne !

TOINETTE, *de même.*

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage!

ARGAN, *de même.*

Pendarde !

TOINETTE, *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, *de même.*

Carogne !

TOINETTE, *de même.*

Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN, *s'arrêtant, à Angélique.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! mon pere, ne vous faites point malade !

ARGAN.

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai si elle vous obéit !

ARGAN, *se jettant dans sa chaise.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus !.... Voilà pour me faire mourir !

(*Angélique et Toinette sortent.*)

SCENE VI.

BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.

AH ! ma femme, approchez !

BÉLINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours !

BÉLINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Ma mie !

BÉLINE.

Mon ami !

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BÉLINE.

Hélas ! mon pauvre petit mari !.... Comment donc, mon ami ?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais !

BÉLINE.

Ne vous passionnez donc point !

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, ma mie !

BÉLINE.

Doucement, mon fils!

ARGAN.

Elle a contre-carré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE.

Là, là, tout doux!

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade!

BÉLINE.

C'est une impertinente!

ARGAN.

Vous savez, mon cœur, ce qui en est?

BÉLINE.

Oui, mon cœur, elle a tort!

ARGAN.

M'amour, cette coquine-là me fera mourir!

BÉLINE.

Eh! là, eh! là!

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais!

BÉLINE.

Ne vous fâchez point tant!

ARGAN.

Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.

Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est con-

traint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et sur-tout fidelle, et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend?.... (*Appelant.*) Holà! Toinette.

SCENE VII.

TOINETTE, ARGAN, BÉLINE.

TOINETTE.

MADAME?

BÉLINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colere?

TOINETTE, *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame? hélas! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah! la traîtresse!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de M. Diafoirus: je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE, *à Argan.*

Il n'y a pas si grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah! m'amour, vous la croyez? C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences!

BÉLINE.

Eh! bien, je vous crois, mon ami.... Là, remettez-vous.... (*A Toinette.*) Écoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous metttai dehors... Çà, donnez-moi son manteau fourré, et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise.... (*A Argan.*) Vous voilà, je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusques sur vos oreilles. Il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi!

BÉLINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriere votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, *à Argan, en lui mettant rudement un oreiller sur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN, *se levant en colere, et jettant les oreillers à Toinette, qui s'enfuit.*

Ah! coquine! tu veux m'étouffer!

SCENE VIII.

ARGAN, BÉLINE.

BÉLINE.

EH ! là ! eh ! là ! qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN, *se rejettant dans sa chaise.*

Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus !

BÉLINE.

Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, m'amour, la malice de la pendarde ! Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavemens pour réparer tout ceci !

BÉLINE.

Là, là, mon petit ami, appaisez-vous un peu !

ARGAN.

Ma mie, vous êtes toute ma consolation !

BÉLINE.

Pauvre petit fils !

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE.

Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous

prie. Je ne saurois souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur !

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre Notaire.

BÉLINE.

Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites le donc entrer, m'amour.

BÉLINE.

Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari on n'est gueres en état de songer à tout cela !

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN, *au Notaire.*

APPROCHEZ, M. de Bonnefoi, approchez. Prenez un siége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, et tout-à-fait de ses amis; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BÉLINE.

Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là !

M. DE BONNEFOI, *à Argan.*

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le

dessein où vous êtes pour elle; et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

M. DE BONNEFOI.

La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourroit faire; mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins, dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme, conjoints par mariage, se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel, entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coutume bien impertinente qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soins! J'aurois envie de consulter mon Avocat, pour voir comme je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller; car ils sont, d'ordinaire, séveres là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent

applanir

applanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la coutume, par quelque avantage indirect. Sans cela où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme.... Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfans ?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers Créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets, que vous pouvez avoir payables au porteur.

BÉLINE, *à Argan.*

Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela ! S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde !

ARGAN.

Ma mie!

BÉLINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre....

ARGAN, *l'interrompant.*

Ma chere femme!

BÉLINE.

La vie ne me sera plus rien!

ARGAN.

M'amour!

BÉLINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous!

ARGAN.

Ma mie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI, *à Béline.*

Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BÉLINE.

Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement!

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. M. Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN, *à Béline.*

Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que Monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs, en or, que j'ai dans les lambris de mon alcove, et deux billets, payables au porteur, qui me sont dus, l'un par M. Damon, et l'autre par M. Géronte.

BÉLINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela.... Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, m'amour?

BÉLINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie.... Ah !... De combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille livres, et l'autre de six.

BÉLINE.

Tous les biens du monde, mon ami; ne me sont rien au prix de vous!

M. DE BONNEFOI, *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, Monsieur; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet.... (*A Béline.*) M'amour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE.

Allons, mon pauvre petit fils!

(*Argan, Béline et le Notaire sortent.*)

SCENE X.

ANGÉLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un Notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mere ne s'endort point; et c'est, sans doute, quelque conspiration contre vos intérêts où elle pousse votre pere.

ANGÉLIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis!

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire sa confidente, et me vouloir jetter dans ses intérêts; je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentimens de votre pere et de votre belle-mere.

ANGÉLIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous.... Pour aujourd'hui il est trop tard; mais demain, de grand matin, je l'enverrai querir, et il sera ravi de....

SCENE XI.

BÉLINE, *dans la maison;* ANGÉLIQUE, TOINETTE.

BÉLINE, *appelant, en dehors.*

TOINETTE?

TOINETTE, *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle.... Bon soir.... Reposez-vous sur moi.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

(Le Théatre représente une Place publique.)

SCENE PREMIERE.

POLICHINELLE, *seul.*

O AMOUR, amour, amour, amour!... Pauvre Polichinelle! quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit; et tout cela, pour qui? Pour une dragonne; franche dragonne; une diablesse, qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire... Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut; et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.... Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien, par fois, qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verroux de la porte de sa maîtresse!... (*Après avoir pris*

son luth.) Voici de quoi accompagner ma voix... O nuit ! ô chere nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible !

(*Il chante.*)

Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.
Frà la speranza
S'affligе il cuore,
In lontananza
Consum' a l'hore ;
Sì dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affano,
Ahi troppo dura !
Così per tropp' amar languisco e muoro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,

D'aver il torto;
Vostra pietà mi scemerà il martiro.
Nott' e dì v'am' et v'adoro,
Cerc' un sì per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

SCENE II.

UNE VIEILLE, *à la fenêtre de sa maison*, POLICHINELLE.

LA VIEILLE, *chantant.*

CERBINETTI, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! che non m'ingannate.
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir' fervidi
Più non m'infiammano,

Vel' giuro à fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
Credet' à me
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

(*La vieille rentre dans sa maison.*)

SCENE III.

VIOLONS *derriere le Théatre*, POLICHINELLE.

(*Les Violons commencent un air.*)

POLICHINELLE.

QUELLE impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

(*Les Violons continuent à jouer.*)

POLICHINELLE.

Paix là! taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable!

(*Les Violons continuent.*)

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je; c'est moi qui veux chanter!

(*Les Violons continuent.*)

POLICHINELLE.

Paix donc !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Ouais !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Ah!

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire ?

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Ah! que de bruit !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

J'enrage !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas ?.... (*Les Violons cessent un moment.*) Ah! Dieu soit loué !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Encore ?

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Peste des violons !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

La sotte musique que voilà !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE, *chantant, pour se moquer des Violons.*

La, la, la, la, la, la!

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE, *de même.*

La, la, la, la, la, la !

(*Les Violons.*)

POLICHINELLE.

Par ma foi! cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les violons; vous me ferez plaisir !... (*N'entendant plus rien.*) Allons donc, continuez, je vous en prie!

SCENE IV.

POLICHINELLE, *seul.*

VOILA le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut.... Or sus, à nous... Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque piece, afin de mieux prendre mon ton.... (*Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant, avec les levres et la langue, le son de cet instrument.*) Plan, plan, plan... Plin, plin, plin... Voilà un tems fâcheux pour mettre un luth d'accord... Plin, plin, plin.... Plin, tan, plan.... Plin, plin.... Les cordes ne tiennent point par ce tems-là.... Plin, plin.... J'entends du bruit.... Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

SCENE V.

TROUPE D'ARCHERS, *chantans et dansans*, POLICHINELLE.

UN ARCHER, *chantant.*

Qui va-là ? qui va-là ?

POLICHINELLE, *à part.*

Qui diable est-ce là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

L'ARCHER.

Qui va là ? qui va là ? qui va là ?

POLICHINELLE, *épouvanté.*

Moi, moi, moi !

L'ARCHER.

Qui va là ? qui va là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je !

L'ARCHER.

Hé, qui toi, hé, qui toi ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi !

L'ARCHER.

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre !

POLICHINELLE, *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom est : va te faire pendre !

L'ARCHER, *aux autres Archers.*

Ici, camarades ! ici.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi !

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(Des Archers dansans, cherchent Polichinelle, dans l'obscurité, pour le saisir.)

POLICHINELLE, *criant.*

QUI va là ?

(Entendant encore du bruit autour de lui.)

Qui sont les coquins que j'entends ?
Hé ?... Holà ! mes laquais, mes gens !...
Par la mort !... par le sang !... j'en jetterai par terre...
Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton !...
Donnez-moi mon mousqueton.

(Pendant les intervalles qui sont marqués avec les points, les Archers dansent au son de la symphonie, en cherchant Polichinelle.)

POLICHINELLE, *faisant semblant de tirer un coup de pistolet.*

Poue !

(Les Archers tombent tous, et s'enfuient.)

SCENE VI.

POLICHINELLE, *seul.*

AH ! ah ! ah ! ah ! comment ! je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens, d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres !... Ma foi ! il n'est que de jouer

d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me happer.... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !...

(*Pendant que Polichinelle croit être seul, des Archers reviennent, sans faire de bruit, pour entendre ce qu'il dit.*)

SCENE VII.

DEUX ARCHERS, *chantans*, POLICHINELLE.

LES DEUX ARCHERS, *saisissant Polichinelle, et appellant les autres Archers, en chantant.*

Nous le tenons !... A nous, camarades, à nous !
Dépêchez, de la lumiere.

SCENE VIII.

ARCHERS, *chantans et dansans, venant, avec des lanternes*; POLICHINELLE, DEUX PREMIERS ARCHERS, *dansans.*

QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Ah ! traître ! ah ! fripon ! c'est donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur !
Vous osez nous faire peur ?

POLICHINELLE, *chantant.*

Messieurs, c'est que j'étois ivre.

LES QUATRE ARCHERS, *ensemble.*

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte, en prison!

POLICHINELLE, *parlant.*

Messieurs, je ne suis point voleur!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

En prison!

POLICHINELLE, *parlant.*

Je suis un Bourgeois de la ville!

LES QUATRE ARCHERS, *chantant ensemble.*

En prison!

POLICHINELLE, *parlant.*

Qu'ai-je fait?

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

En prison, vîte en prison!

POLICHINELLE, *parlant.*

Messieurs, laissez-moi aller!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non!

POLICHINELLE, *parlant.*

Je vous prie!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non!

POLICHINELLE, *parlant.*

Eh!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non!

POLICHINELLE, *parlant.*

De grace !

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non !

POLICHINELLE, *parlant.*

Messieurs !

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non, non!

POLICHINELLE, *parlant.*

S'il vous plaît !

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non !

POLICHINELLE, *parlant.*

Par charité !

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non !

POLICHINELLE, *parlant.*

Au nom du Ciel!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non.

POLICHINELLE, *parlant.*

Miséricorde!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte, en prison !

POLICHINELLE, *parlant.*

Eh ! n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.
Donnez-nous seulement six pistoles pour boire,
Nous allons vous relâcher.

POLICHINELLE, *parlant.*

Hélas! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE, *parlant.*

Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par-là, je choisis les croquignoles.

LES QUATR ARCHERS, *chantans ensemble.*

Allons, préparez-vous;
Et comptez bien les coups.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Archers dansans, donnent, en cadence, des croquignoles à Polichinelle.*)

POLICHINELLE, *pendant qu'on lui donne des croquignoles, parlant.*

Une et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, quatorze et quinze.

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Ah! ah! vous en voulez passer!....
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE, *parlant.*

Ah! Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite! J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Soit; puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement!

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Archers donnent, en cadence, des coups de bâton à Polichinelle.*)

POLICHINELLE, *comptant les coups de bâton, en parlant.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, six.... (*Criant.*) Ah! ah! ah!... je n'y saurois plus résister... Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS, *chantans, ensemble.*

Ah! l'honnête homme! ah l'ame noble et belle!
Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle!...

POLICHINELLE, *parlant.*

Messieurs, je vous donne le bon soir!...

LES QUATRE ARCHERS, *chantans ensemble.*

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle!

POLICHINELLE, *parlant.*

Votre serviteur!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans, ensemble.*

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE, *parlant.*

Très-humble valet!

LES QUATRE ARCHERS, *chantans, ensemble.*

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle!

POLICHINELLE, *parlant.*

Jusqu'au revoir!

QUATRIEME et derniere ENTRÉE DU BALLET.

(*Les Archers dansent, en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.*)

Fin du premier Intermede.

ACTE II.

(*Le Théatre représente la chambre à coucher d'Argan.*)

SCÈNE PREMIERE.

CLÉANTE, TOINETTE.

TOINETTE, *ne reconnoissant pas d'abord Cléante.*

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLÉANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE, *le reconnoissant.*

Ah! ah! c'est vous!... Quelle surprise! Que venez-vous faire céans?

CLÉANTE.

Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentimens de son cœur et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela, de but en blanc, à Angélique: il y faut des mysteres; et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue, qu'on

ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comédie, qui donna lieu à la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure!

CLÉANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante, et sous l'apparence de son amant; mais comme ami de son Maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere... Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

(*Cléante sort.*)

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, *à part, et se croyant seul.*

M. PURGON m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées et douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN, *l'interrompant.*

Parle bas, pendarde! tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades!

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monsieur...

ARGAN, *l'interrompant.*

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur...

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(*Elle fait encore semblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(*Toinette va à la porte de la chambre faire signe à Cléante d'entrer.*)

SCENE III.

SCENE III.

CLÉANTE, ARGAN, TOINETTE.

CLÉANTE, *à Argan.*

MONSIEUR....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLÉANTE, *à Argan.*

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'être en colere.*

Comment! qu'il se porte mieux? Cela est faux! Monsieur se porte toujours mal!

CLÉANTE.

J'ai ouï dire que Monsieur étoit mieux; et je lui trouve bon visage.

TOINETTE, *de même.*

Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; et ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux! Il ne s'est jamais si mal porté!

ARGAN, *à Cléante.*

Elle a raison.

TOINETTE, *à Cléante.*

Il marche, dort, mange et boit tout comme les

autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade!

ARGAN, *à Cléante.*

Cela est vrai!

CLÉANTE.

Monsieur, j'en suis au désespoir! Je viens de la part du Maître à chanter de Mademoiselle votre fille : il s'est vu obligé d'aller à la campagne, pour quelques jours; et, comme son ami intime, il m'envoie, à sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déja.

ARGAN.

Fort bien!... (*A Toinette.*) Appellez Angélique.

TOINETTE.

Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non; faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait!

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir; et il ne faut rien pour vous émouvoir, en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau!

ARGAN.

Point, point ! j'aime la musique ; et je serai bien-aise de... Ah ! la voici... Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

(*Toinette sort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, ARGAN, CLÉANTE.

ARGAN, *à Angélique.*

VENEZ, ma fille. Votre Maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie, à sa place, pour vous montrer.

ANGÉLIQUE, *à part, en reconnoissant Cléante.*

Ah ! Ciel !

ARGAN.

Qu'est-ce ? d'où vient cette surprise ?

ANGÉLIQUE.

C'est....

ARGAN.

Quoi ! qui vous émeut de la sorte ?

ANGÉLIQUE.

C'est, mon pere, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme Monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé du secours, et qui m'est venu tirer de la peine où j'étois, et ma surprise a été grande, de voir, inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit!

CLÉANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant, et mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCENE V.

TOINETTE, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLEANTE.

TOINETTE, *à Argan.*

MA foi! Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici M. Diafoirus le pere, et M. Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel! Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui!

ARGAN, *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je

marie ma fille; et voilà qu'on lui amene son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLÉANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable!

ARGAN.

C'est le fils d'un habile Médecin; et le mariage se fera dans quatre jours.

CLÉANTE.

Fort bien!

ARGAN.

Mandez-le un peu à son Maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLÉANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLÉANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur!

TOINETTE.

Allons, qu'on se range, les voici.

SCENE VI.

M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, DEUX LAQUAIS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARGAN, *à M. Diafoirus, en mettant la main à son bonnet, sans l'ôter.*

M. PURGON, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences?

M. DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité!

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même tems.*)

ARGAN.

Je reçois ici, Monsieur...

M. DIAFOIRUS.

Nous venons, Monsieur...

ARGAN.

Avec beaucoup de joie...

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas et moi...

ARGAN.

L'honneur que vous me faites...

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN.

Et j'aurois souhaité...

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous...

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites...

ARGAN.

Pour vous en assurer...

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur...

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade...

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance...

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose...

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer...

ARGAN.

Que de vous dire ici...

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions...

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre...

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur...

M. DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service!

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zele... (*A son fils.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

N'est-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Argan.*

Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir et révérer en vous un second pere; mais un second pere auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté; et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par

avance, les très-humbles et très-respectueux hommages!

TOINETTE, *à part.*

Vivent les Colléges d'où l'on sort si habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

Optimè!

ARGAN, *à Angélique, en lui montrant Thomas Diafoirus.*

Allons, saluez Monsieur.

(*Angélique fait la révérence à Thomas Diafoirus.*)

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

Baiserai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on....

ARGAN, *l'interrompant.*

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.*

Attendrai-je, mon pere, qu'elle soit venue?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment à Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.*

Mademoiselle, ne plus, ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du Soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du Soleil de vos beautés; et comme les Naturalistes remarquent que la fleur nommée Héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dorénavant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant, et très-fidele serviteur et mari.

TOINETTE, *à part.*

Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses!

ARGAN, *à Cléante.*

Hé! que dites-vous de cela?

CLÉANTE.

Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon Médecin qu'il est bon Orateur, il y aura plaisir à être de ses malades!

TOINETTE.

Assurément! Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours!

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaise, et des siéges à tout le monde.

(*Les Laquais donnent des siéges, et puis sortent.*)

SCENE VII.

ARGAN, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ARGAN, *à Angélique, en la faisant placer près de lui.*

METTEZ-VOUS là, ma fille.... (*Tout le monde s'assied, excepté Toinette.*) (*A M. Diafoirus.*) Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire M. votre fils; et je vous trouve bienheureux de vous voir un garçon comme cela!

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui; et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mievre et éveillé. On le voyoit toujours doux, pai-

sible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; et il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres... Bon ! disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits ! On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus long-tems, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir !... Lorsque je l'envoyai au Collége il trouva de la peine ; mais il se roidissoit contre les difficultés ; et ses Régens se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que lui, dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter, à outrance, pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la Logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache avenglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes

découvertes de notre siecle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique, et tirant de sa poche une grande these roulée, qu'il lui présente.*

J'ai, contre les circulateurs soutenu une these, qu'avec la permission de Monsieur, (*Saluant Argan.*) j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE, *à Thomas Diafoirus, en prenant la these de ses mains.*

Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique, en saluant encore Argan.*

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable!.... Il y en a qui donnent la Comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant!

M. DIAFOIRUS, *à Argan.*

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les regles de nos Docteurs, il est tel

qu'on le peut souhaiter, qu'il possede en un degré louable la vertu prolifique ; et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la Cour, et d'y ménager pour lui une charge de Médecin ?

M. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, notre métier auprès des Grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et, pourvu que l'on suive le courant des regles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs Médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres Messieurs, vous les guérissiez ! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remedes. C'est à eux à guérir s'ils peuvent !

M. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, *à Cléante.*

Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLÉANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scene d'un petit Opera, qu'on a fait depuis peu.... (*A Angélique, lui donnant un papier.*) Tenez, voilà votre partie.

ANGÉLIQUE.

Moi?

CLÉANTE, *bas, à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scene que nous devons chanter.... (*Haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanrer Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers, en sont-ils beaux?

CLÉANTE.

C'est proprement ici un petit Opera in-promptu; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manieres de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien! Ecoutons.

CLÉANTE.

Voici le sujet de la scene. Un Berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention, par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une Bergere. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la Bergere, et voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde!... Hélas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable? et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes?... Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles; et l'aimable Bergere prend soin, en même tems, de le remercier de son léger service, mais d'une maniere si charmante, si tendre et si passionnée que le Berger n'y peut résister, et chaque mot, chaque regard est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement? et que ne voudroit-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention, mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable Bergere; et, de cette premiere vue, de ce premier moment, il emporte chez

lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi-tôt à sentir tous les maux de l'absence; et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chere idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergere lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable Beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même tems, on l'avertit que le pere de cette Belle a conclu son mariage avec un autre; et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger! Le voilà accablé d'une mortelle douleur! il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre! et son amour au désespoir lui fait trouver le moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergere, pour apprendre ses sentimens, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable Bergere, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée; et cette vue le remplit d'une colere dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; et son respect, et la présence de son pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il

force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi.

(*Il chante.*)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée:
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGÉLIQUE, *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez.
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez!

ARGAN, *à part.*

Ouais! je ne croyois pas que ma fille fût si habile que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter!

CLÉANTE.

Hélas! belle Philis!
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime!

CLÉANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas!

ANGÉLIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime!

CLÉANTE.

De grace, encor, Philis!

ANGÉLIQUE.

Je vous aime!

CLÉANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas!

ANGÉLIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime!

CLÉANTE, *à part.*

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?...
(*A Angélique.*)
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport,
Un rival, un rival....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Ah! je le hais plus que la mort!
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice!

CLÉANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir!

ANGÉLIQUE.

Plutôt, plutôt mourir
Que de jamais y consentir!
Plutôt plutôt mourir, plutôt mourir!

ARGAN, *à Cléante.*

Et que dit le pere à tout cela?

CLÉANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLÉANTE, *voulant continuer à chanter, à Angélique.*

Ah! mon amour!...

ARGAN, *l'interrompant.*

Non, non; en voilà assez. Cette Comédie-là est de fort mauvais exemple! Le Berger Tircis est un impertinent; et la Bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere!... (*A Angélique.*) Montrez-moi ce papier.... (*Il prend le papier des mains d'Angélique, et l'examine.*) Ah! ah! où sont donc les paroles que vous dites?... Il n'y a là que de la musique écrite.

CLÉANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien!... Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir.... Nous nous serions bien passés de votre impertinent Opera!

CLÉANTE.

J'ai cru vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point.... (*Voyant entrer Béline.*) Ah ! voici ma femme !

(*Cléante sort.*)

SCENE VIII.

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, *à Béline, en lui montrant Thomas Diafoirus.*

M'AMOUR, voilà le fils de M. Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Béline.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur votre visage....

BÉLINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je suis ravie d'être ici venue à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage.... Puisque l'on voit sur votre visage.... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN, *à Béline.*

Je voudrois, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE, *à Béline.*

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statue de Memnon et à la fleur nommée Héliotrope!

ARGAN, *à Angélique, en lui montrant Thomas Diafoirus.*

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGÉLIQUE.

Mon pere?

ARGAN.

Hé bien, mon pere!... Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGÉLIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses! Donnez-nous, au moins, le tems de nous connoître et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite!

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déja toute née en moi; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Oh! bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble!

ANGÉLIQUE.

Eh ! mon pere, donnez-moi du tems, je vous prie ! Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et, si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de M. votre pere !

ANGÉLIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence !

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever, par force, de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens ; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siecle ; et quand un mariage nous plaît nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne !... Donnez-vous patience. Si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.

Mais la grande marque d'amour c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE, *à Angélique.*

Vous avez beau raisonner ! Monsieur est frais émoulu du Collége ; et il vous donnera toujours votre reste ! Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au Corps de la Faculté ?

BÉLINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête ?

ANGÉLIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me le permettre !

ARGAN, *à part.*

Ouais ! je joue ici un plaisant personnage !

BÉLINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier ; et je sais bien ce que je ferois.

ANGÉLIQUE.

Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que

que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BÉLINE.

C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGÉLIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; et la raison et les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BÉLINE.

C'est-à-dire, que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie?

ANGÉLIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN, *à M. Diafoirus et à son fils.*

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci!

ANGÉLIQUE, *à Béline.*

Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles vou-

dront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent, sans scrupule, de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BÉLINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante! et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par-là?

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame? que voudrois-je dire que ce que je dis?

BÉLINE.

Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir!

ANGÉLIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BÉLINE.

Il n'est rien d'égal à votre insolence!

ANGÉLIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire!

BÉLINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde!

ANGÉLIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

ARGAN.

Écoute : il n'y a point de milieu à cela. Choisis d'épouser, dans quatre jours, (*Montrant Thomas Diafoirus,*) ou Monsieur, ou un couvent.

(*Angélique sort.*)

SCENE IX.

ARGAN, BÉLINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, *à Béline.*

NE vous mettez pas en peine, je la rangerai bien!

BÉLINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN.

Allez, m'amour; et passez chez votre Notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE.

Adieu, mon petit ami!

ARGAN.

Adieu, ma mie!

(*Béline sort.*)

SCENE X.

ARGAN, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN, *à M. Diafoirus.*

VOILA une femme qui m'aime.... cela n'est pas croyable!

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis?

M. DIAFOIRUS, *tâtant le pouls d'Argan, d'un côté.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls.... (*Thomas Diafoirus tâte le pouls à Argan, de l'autre côté.*) *Quid dicis?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon !

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien !

THOMAS DIAFOIRUS.

Repoussant.

M. DIAFOIRUS.

Benè !

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant.

M. DIAFOIRUS.

Optimè !

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique* ; c'est-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien !

ARGAN.

Non, M. Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. DIAFOIRUS.

Eh ! oui, qui dit *parenchyme* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du *pylore*, et souvent des *méats cholidoques*. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Eh! oui; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains!

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs; comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

(*M. Diafoirus et son fils sortent, ainsi que Toinette.*)

SCENE XI.

BÉLINE, ARGAN.

BÉLINE.

JE viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé, d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BÉLINE.

Oui.... Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, m'amour; envoyez-la ici.

(*Béline sort.*)

SCENE XII.

ARGAN, *seul.*

AH! l'affrontée!.... Je ne m'étonne plus de sa résistance!

SCENE XIII.

LOUISON, ARGAN.

LOUISON.

QU'EST-CE que vous me voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez çà; avancez là.... Tournez-vous.... Levez les yeux.... Regardez-moi.... Hé?

LOUISON.

Quoi! mon papa?

ARGAN, *montrant son front.*

Là !

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le Conte de peau-d'âne, ou bien la Fable du corbeau et du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! rusée ! vous savez bien ce que je veux dire !

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéissez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait ?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN.

Hé n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément!

ARGAN.

Oh! çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi!

LOUISON, *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque! vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur?

LOUISON, *pleurant.*

Mon papa?

ARGAN, *prenant Louison par le bras, et lui montrant les verges.*

Voici qui vous apprendra à mentir!

LOUISON, *se jettant à genoux.*

Ah ! mon papa, je vous demande pardon ! c'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayiez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa !

ARGAN.

Non, non !

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet !

ARGAN.

Vous l'aurez !

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas !

ARGAN, *voulant la fouetter.*

Allons, allons !

LOUISON.

Ah ! mon papa, vous m'avez blessée !.... Attendez, je suis morte.

(*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà ! qu'est-ce-là ?...., Louison ? Louison ?.... Ah ! mon Dieu ! Louison ? Louison ?.... Ah ! ma fille !.... (*A part.*) Ah ! malheureux ! ma pauvre fille est morte !... qu'ai-je fait ? misérable !.... Ah ! chiennes de verges !... La peste soit des verges !.... (*A Louison.*) Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre fille ! ma pauvre petite Louison !

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait!

ARGAN, *à part.*

Voyez-vous la petite rusée!.... (*A Louison.*) Oh! ça, ça, je vous pardonne, pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh! oui, mon papa!

ARGAN.

Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt, qui sait tout, et qui me dira si vous mentez!

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit!

ARGAN.

Non, non!

LOUISON, *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur, comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son Maître à chanter.

ARGAN, *à part.*

Hom, hom, voilà l'affaire!.... (*A Louison.*) Hé bien?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit : « Sortez, sortez, sortez !.... Mon » Dieu, sortez !.... Vous me mettez au désespoir ! »

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sais combien de choses !

ARGAN.

Hé quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien ; et qu'elle étoit la plus belle du monde !

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose.... (*Mettant son doigt à son oreille.*) Attendez.... Hé?... Ah! ah!.... Oui?.... Oh! oh!.... Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit!

LOUISON.

Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur!

ARGAN.

Prenez garde!

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas: il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh! bien, bien, nous verrons cela... Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout.... Allez.

(*Louison sort.*)

SCENE XIV.

ARGAN, *seul.*

AH! il n'y a plus d'enfans!.... Ah! que d'affaires!.... Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie.... En vérité, je n'en puis plus!

(*Il se laisse tomber dans son fauteuil.*)

SCENE XV.

BERALDE, ARGAN.

BÉRALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon frere, fort mal!

BÉRALDE.

Comment! fort mal?

ARGAN.

Oui; je suis dans une foiblesse si grande que cela n'est pas croyable!

BÉRALDE.

Voilà qui est fâcheux!

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BÉRALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma niece Angélique.

ARGAN, *avec emportement, et se levant de son fauteuil.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là! C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent, avant qu'il soit deux jours!

BÉRALDE.

Ah! voilà qui est bien! Je suis bien-aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien!.... Oh! çà, nous parlerons d'affaires tantôt.... Je vous amene ici un divertissement, que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire.... Ce sont des Égyptiens, vêtus en Maures, qui font des danses, mêlées de chansons, où je suis sûr que vous prendrez plaisir; et cela vaudra bien une ordonnance de M. Purgon.. Allons.

Fin du second Acte.

SECOND INTERMEDE.

UNE ÉGYPTIENNE, *chantant*, UN ÉGYPTIEN, *chantant*, ÉGYPTIENS et ÉGYPTIENNES, *dansans, vêtus en Maures et portant des singes.*

UNE ÉGYPTIENNE, *chantant.*

PROFITEZ du printems
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printems
De vos beaux ans:
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans
Sans l'amoureuse flamme
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printems, &c.

Ne perdez point ces précieux momens;
La beauté passe,
Le tems l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-tems.

Profitez du printems, &c.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse des Egyptiens et des Egyptiennes.*)

UN ÉGYPTIEN, *chantant.*

Quand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous ?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux !
L'amour a pour nous prendre
De si doux attraits
Que, de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.
(*A l'Egyptienne.*)
Il est doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais s'il est volage,
Hélas ! quel tourment !

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur ;
La douleur

Et la rage
C'est que le volage
Garde notre cœur!

L'ÉGYPTIEN, *chantant.*

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

L'ÉGYPTIENNE, *chantant.*

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ses douceurs?

L'ÉGYPTIEN, *chantant.*

Devons-nous nous y rendre,
Malgré ses rigueurs?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, suivons ses caprices,
Ses douces langueurs:
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices,
Qui charment les cœurs!

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Egyptiens et Egyptiennes dansent, et font sauter les singes qu'ils ont amenés avec eux.*)

Fin du second Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'en dites-vous ? cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

TOINETTE.

Hom ! de bonne casse est bonne !

BERALDE.

Oh ! çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE, *donnant le bâton à Argan.*

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton !

ARGAN, *prenant son bâton.*

Tu as raison.

(*Il sort.*)

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'ABANDONNEZ-PAS, s'il vous plaît, les intérêts de votre niece.

BÉRALDE.

J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant, qu'il s'est mis dans la fantaisie; et j'avois songé, en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un Médecin, à notre poste, pour le dégoûter de son M. Purgon, et lui décrier sa conduite. Mais comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage.... Laissez-moi faire. Agissez de votre côté.... Voici notre homme.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ?

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BÉRALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire ?

ARGAN.

Oui.

BÉRALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion ?

ARGAN.

Mon Dieu ! oui.... Voilà bien du préambule !

BÉRALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un Couvent ?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

BÉRALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes Religieuses!

ARGAN.

Oh! çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE.

Non, mon frere, laissons-la là. C'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfans une affection et une bonté qui n'est pas concevable. Cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un Médecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE.

Ce n'est point là, mon frere, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, et pour elle et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez un Apothicaire?

ARGAN.

Pourquoi non?

BÉRALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos Apothicaires et de vos Médecins; et que vous vouliez être malade, en dépit des gens et de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BÉRALDE.

J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament,

et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve; et que M. Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi.

BÉRALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous qu'il vous enverra dans l'autre monde!

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la Médecine?

BÉRALDE.

Non, mon frere. Je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siecles ont révérée?

BÉRALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et, à regarder les choses en Philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre!

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE.

BÉRALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mysteres, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARGAN.

Les Médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE.

Si fait, mon frere. Ils savent, la plupart, de fort belles humanités, savent parler en beau Latin, savent nommer en Grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matiere, les Médecins en savent plus que les autres?

BÉRALDE.

Ils savent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose; et toute l'excellence de leur Art consiste en un pompeux galimathias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous, et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux Médecins.

BÉRALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur Art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Médecins croient leur Art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes?

BÉRALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont, eux-mêmes, dans l'erreur populaire dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre M. Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout Médecin, depuis la tête, jusqu'aux pieds, un homme qui croit à ses regles, plus qu'à toutes les démonstrations des Mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la Médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir de mal de tout ce qu'il pourra vous faire: c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; et il ne fera en vous tuant que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfans, et ce qu'en un besoin il feroit à lui même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait: que faire donc quand on est malade?

BÉRALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien ?

BÉRALDE.

Rien : il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remedes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature, par de certaines choses.

BÉRALDE.

Mon Dieu ! mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; et, de tous tems, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un Médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le Roman de la médecine. Mais quand vous en

venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus !

ARGAN.

C'est-à-dire, que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands Médecins de notre siecle ?

BÉRALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands Médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde! Voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes?

ARGAN.

Ouais ! vous êtes un grand Docteur, à ce que je vois ? et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarrer vos raisonnemens, et rabaisser votre caquet!

BÉRALDE.

Moi, mon frere ? Je ne prends point à tâche de combattre la Médecine ; et chacun, à ses péril et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des Comédies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Moliere, avec ses Comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les Médecins !

BÉRALDE.

Ce ne sont point les Médecins qu'il joue ; mais le ridicule de la Médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la Médecine ! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au Corps des Médecins, et d'aller mettre sur son Théatre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là !

BÉRALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien, tous les jours, les Princes et les Rois, qui sont d'aussi bonne maison que les Médecins !

ARGAN.

Par la mort-non de Diable ! si j'étois que des Médecins, je me vengerois de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours ! Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirois : « Crêve, crêve ! cela » t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté ! »

BÉRALDE.

Vous voilà bien en colere contre lui !

ARGAN.

Oui ; c'est un mal avisé ; et si les Médecins sont sages, ils feront ce que je dis !

BÉRALDE.

Il sera encore plus sage que vos Médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remedes !

BÉRALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remedes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottes raisons que voilà !.... Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE.

Je le veux bien, mon frere ; et, pour changer de discours, je vous dirai que sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un Couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte ; et qu'on doit, sur cette matiere, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCENE IV.

M. FLEURANT, *tenant une seringue à la main ;*
ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN, *à Béralde, en appercevant M. Fleurant.*

AH ! mon frere, avec votre permission...

BÉRALDE, *l'interrompant.*

Comment ! que voulez-vous faire ?

ARGAN, *montrant M. Fleurant.*

Prendre ce petit lavement-là.... Ce sera bientôt fait.

BÉRALDE.

Vous vous moquez ? Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement, ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN, *à M. Fleurant.*

M. Fleurant, à ce soir, ou à demain matin.

M. FLEURANT, *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la Médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystere ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

BÉRALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages !

M. FLEURANT.

On ne doit point ainsi se jouer des remedes, et me faire perdre mon tems. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à M. Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction.... Vous verrez, vous verrez!

(*Il sort.*)

SCENE V.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

MON frere, vous serez cause ici de quelque malheur!

BÉRALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que M. Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des Médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enséveli dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon frere, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage! Il est aisé de parler contre la Médecine quand on est en pleine santé!

BÉRALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager !.... Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant !... Ah ! voici M. Purgon.

SCENE VI.

M. PURGON, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

M. PURGON, *à Argan.*

JE viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles ! qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois prescrit !

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas....

M. PURGON, *l'interrompant.*

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son Médecin !

TOINETTE, *ironiquement.*

Cela est épouvantable !

M. PURGON, *à Argan.*

Un clystere que j'avois pris plaisir à composer moi-même !

ARGAN.

Ce n'est pas moi....

M. PURGON, *l'interrompant.*

Inventé et formé dans toutes les regles de l'art !

TOINETTE, *ironiquement.*

Il a tort !

M. PURGON, *à Argan.*

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux !

ARGAN.

Mon frere....

M. PURGON, *l'interrompant.*

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN, *montrant Béralde.*

C'est lui....

M. PURGON, *l'interrompant.*

C'est une action exorbitante !....

TOINETTE, *ironiquement.*

Cela est vrai !

M. PURGON, *à Argan.*

Un attentat énorme contre la Médecine !

ARGAN, *montrant Béralde.*

Il est cause....

M. PURGON, *l'interrompant*

Un crime de lese-Faculté, qui ne se peut assez punir !

TOINETTE, *ironiquement.*

Vous avez raison !

M. PURGON, *à Argan.*

Je vous déclare que je romps commerce avec vous !

ARGAN.

C'est mon frere....

M. PURGON, *l'interrompant.*

Que je ne veux plus d'alliance avec vous !

TOINETTE, *ironiquement.*

Vous ferez bien !

M. PURGON, *à Argan, en lui montrant un papier qu'il déchire.*

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisois à mon neveu, en faveur du mariage !

ARGAN.

C'est mon frere qui a fait tout le mal !

M. PURGON.

Mépriser mon clystere !

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire, avant qu'il fût peu !

TOINETTE, *ironiquement.*

Il ne le mérite pas !

M. PURGON, *à Argan.*

J'allois nettoyer votre corps, et en évacuer entiérement les mauvaises humeurs !

ARGAN, *à Béralde.*

Ah ! mon frere !

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vuider le fond du sac !

TOINETTE, *ironiquement.*

Il est indigne de vos soins !

M. PURGON, *à Argan.*

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains....

ARGAN, *l'interrompant.*

Ce n'est pas ma faute !

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son Médecin....

TOINETTE, *l'interrompant, avec ironie.*

Cela crie vengeance !

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois....

ARGAN, *l'interrompant.*

Eh ! point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs !

TOINETTE, *ironiquement.*

C'est fort bien fait !

ARGAN, *à M. Purgon.*

Mon Dieu !....

M. PURGON, *l'interrompant.*

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable !....

ARGAN, *l'interrompant.*

Ah ! miséricorde !

M. PURGON.

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepsie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De la bradipepsie, dans la dispepsie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De la dispepsie, dans l'apepsie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De l'apepsie, dans la lienterie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De la lienterie, dans la dissenterie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De la dissenterie, dans l'hydropisie !....

ARGAN, *l'interrompant.*

M. Purgon ?

M. PURGON.

De l'hydropisie, dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie !

(*Il sort, et Toinette le suit.*)

SCENE VII.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN, *à part.*

AH! mon Dieu! je suis mort!.... (*A Béralde.*) Mon frere, vous m'avez perdu!

BÉRALDE.

Quoi! qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus!.... Je sens déja que la Médecine se venge!

BÉRALDE.

Ma foi! mon frere, vous êtes fou; et je ne voudrois pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites!.... Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination!

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé?

BÉRALDE.

Le simple homme que vous êtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable, avant qu'il soit quatre jours!

BÉRALDE.

Eh! ce qu'il dit que fait-il à la chose? Est-ce un

oracle qui a parlé ? Il semble, à vous entendre, que M. Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours ; et que, d'autorité suprême, il vous l'alonge et vous le raccourcisse, comme il lui plaît ? Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de M. Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remedes de vous faire vivre !.... Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des Médecins ; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah ! mon frere, il sait tout mon tempérament, et la maniere dont il faut me gouverner.

BÉRALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux !

SCENE VIII.

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *à Argan.*

MONSIEUR, voilà un Médecin, qui demande à vous voir.

ARGAN.

Eh ! quel Médecin ?

TOINETTE.

Un Médecin de la Médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas ; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme je dirois que ce seroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné, depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

(*Toinette sort.*)

SCENE IX.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

Vous êtes servi à souhait ! Un Médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyiez cause de quelque malheur !

BÉRALDE.

Encore ?.... Vous en revenez toujours là !

ARGAN.

Voyez-vous ? j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là, que je ne connois point, ces....

SCENE X.

TOINETTE, *en Médecin*, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *à Argan.*

MONSIEUR, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services, pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé.... (*Bas, à Béralde.*) Par ma foi ! voilà Toinette, elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser; j'ai oublié de donner une commission à mon valet : je reviens tout-à-l'heure.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

EH! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE.

Il est vrai que la ressemblance est tout-à-fait grande! Mais ce n'est pas la premiere fois qu'on a vu ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en suis surpris; et...

SCENE XII.

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *à Argan.*

QUE voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moi? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'aient corné?

ARGAN.

Demeure un peu ici, pour voir comme ce Médecin te ressemble.

TOINETTE.

Oui, vraiement!... J'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu!

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BÉRALDE.

J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; et nous en avons vu, de notre tems, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; et j'aurois juré que c'est la même personne.

SCENE XIV.

TOINETTE, *en Médecin*, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *à Argan.*

MONSIEUR, je vous demande pardon, de tout mon cœur!

ARGAN, *bas, à Béralde.*

Cela est admirable!

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes? et votre réputation, qui s'étend par-tout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur!

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement!... Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN.

Je crois que, tout au plus, vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!... J'en ai quatre-vingt-dix!

ARGAN.

Quatre-vingt-dix?

TOINETTE.

Oui.... Vous voyez un effet des secrets de mon Art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN, *à Béralde.*

Par ma foi ! voilà un beau jeune vieillard, pour quatre-vingt-dix ans !

TOINETTE.

Je suis Médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de Royaume en Royaume, pour chercher d'illustres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la Médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs et à ces migraines ! Je veux des maladies d'importance, de bonnes fievres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fievres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine. C'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; et je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les Médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes et l'envie que j'aurois de vous rendre service !

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi!

TOINETTE; *lui prenant le bras.*

Donnez-moi votre pouls.... (*Apart.*) Allons donc, que l'on batte comme il faut!... Ah! je vous ferai bien aller comme vous devez!... Ouais! ce pouls-là fait l'impertinent.... Je vois bien que vous ne me connoissez pas encore.... (*A Argan.*) Qui est votre Médecin?

ARGAN.

M. Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes, entre les grands Médecins.... De quoi dit-il que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans; c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui.... Que sentez-vous?

ARGAN.

Je sens, de tems en tems, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon!

ARGAN.

Il me semble, parfois, que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon!

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon !

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon !

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques.

TOINETTE.

Le poumon !... Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon !.. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon !... Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je !... Que vous ordonne votre Médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

De la volaille !

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des bouillons.

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Des œufs frais.

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et le soir des petits pruneaux, pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant !

ARGAN.

Et, sur-tout, de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum..... Il faut boire votre vin pur; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner.

conglutiner.... Votre Médecin est une bête.... Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir, de tems en tems, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup !

TOINETTE, *lui reprenant son bras.*

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper, tout-à-l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Hé, pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras !

TOINETTE.

Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture. Croyez-moi, faites-vous-le crever, au plutôt ; vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé !

TOINETTE.

Adieu.... Je suis fâché de vous quitter si-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui, pour aviser et voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir.... Jusqu'au revoir !

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point ?

(*Toinette sort.*)

SCENE XV.

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.

VOILA un Médecin, vraiement, qui paroît fort habile !

ARGAN.

Oui ; mais il va un peu bien vîte !

BÉRALDE.

Tous les grands Médecins sont comme cela !

ARGAN.

Me couper un bras, et me crever un œil, afin

que l'autre se porte mieux ?.... J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien ! La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

SCENE XVI.

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, *à part, en feignant de parler à quelqu'un.*

Allons, allons, je suis votre servante !... Je n'ai pas envie de rire !

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE.

Votre Médecin, ma foi ! qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN, *à Béralde.*

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt dix ans !

BÉRALDE.

Oh çà, mon frere, puisque voilà votre M. Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niece ?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous ; et j'ai découvert certaine entrevue secrete, qu'on ne sait pas que j'aie découverte !

BÉRALDE.

Eh ! bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel ; et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle sera Religieuse ; c'est une chose résolue !

BÉRALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un ?

ARGAN.

Je vous entends.... Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur ?

BÉRALDE.

Eh ! bien, oui, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la Médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les piéges qu'elle vous tend !

TOINETTE.

Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame : c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire ; une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela !

ARGAN, *à Béralde.*

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait ?

TOINETTE, *à Béralde.*

Cela est vrai !

ARGAN, *à Béralde.*

L'inquiétude que lui donne ma maladie ?

TOINETTE, *à Béralde.*

Assurément !

ARGAN, *à Béralde.*

Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi ?

TOINETTE, *à Béralde.*

Il est certain.... Voulez-vous que je vous convainque et vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme Madame aime Monsieur ?.... (*A Argan.*) Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, et le tire d'erreur !

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE, *lui montrant une chaise-longue.*

Madame s'en va revenir ; mettez-vous, tout étendu, dans cette chaise, et contrefaites le mort.... Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui ; mais ne la laissez pas long-tems dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir !

ARGAN.

Laisse-moi faire !

TOINETTE, *à Béralde, en lui montrant un cabinet voisin.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

(*Béralde sort.*)

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN, *se mettant, tout de son long, sur une chaise-longue.*

N'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non.... Quel danger y auroit-il ?.... Étendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere.... Voici Madame ; tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BÉLINE, ARGAN, *étendu dans sa chaise-longue ;* TOINETTE.

TOINETTE, *feignant de ne pas voir Béline.*

AH ! mon Dieu !.... ah ! malheur !.... Quel étrange accident !

BÉLINE.

Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE.

Ah Madame !

BÉLINE.

Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.

Votre mari est mort !

BÉLINE.

Mon mari est mort ?

TOINETTE.

Hélas ! oui ; le pauvre défunt est trépassé !

BÉLINE.

Assurément ?

TOINETTE.

Assurément !... Personne ne sait encore cet accident-là ; et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà, tout de son long, dans cette chaise.

BÉLINE.

Le Ciel en soit loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau !.... Que tu es sotte, Toinette, de s'affliger de cette mort !

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer ?

BÉLINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine ! Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servoit-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, mal-propre, dégoûtant ; sans cesse un lavement, ou une médecine dans le ventre ; mouchant, toussant, crachant toujours ; sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur ; fatiguant, sans cesse, les gens, et grondant, jour et nuit, servantes et valets !

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funebre !

BÉLINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux saisir; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit, auprès de lui, mes plus belles années! Viens, Toinette, prenons auparavant toutes les clefs.

ARGAN, *se levant brusquement.*

Doucement!

BÉLINE, *effrayée.*

Ahie!

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE, *avec un feint étonnement.*

Ah! ah! le défunt n'est pas mort?

ARGAN, *à Béline qui sort.*

Je suis bien-aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi! Voilà un avis au Lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses!

SCENE XIX.

BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il s'étoit caché ;*
ARGAN, TOINETTE.

BÉRALDE.

Hé bien, mon frere, vous le voyez ?

TOINETTE, *à Argan.*

Par ma foi ! je n'aurois jamais cru cela ; mais j'entends votre fille.... remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle maniere elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par-là les sentimens que votre famille a pour vous. (*Béralde va encore se cacher, et Argan se recouche sur sa chaise-longue.*)

SCENE XX.

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE, *à part, et feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel ! Ah ! fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner !

ANGÉLIQUE.

Eh ! quoi ?

TOINETTE.

Votre pere est mort !

ANGÉLIQUE.

Mon pere est mort, Toinette ?

TOINETTE.

Oui ; vous le voyez là : il vient de mourir, tout-à-l'heure, d'une foiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE.

O Ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon pere, la seule chose qui me restoit au monde ; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse ! et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

SCENE XXI.

CLÉANTE, ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE.

CLÉANTE.

QU'AVEZ-VOUS donc, belle Angélique, et quel malheur pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher et de plus précieux ! je pleure la mort de mon pere !

CLÉANTE.

O Ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me présenter à lui ; et tâcher, par mes respects et par mes prieres, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien : laissons-là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon pere, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais.... (*A part.*) Oui, mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre, du moins, une de vos intentions, et réparer par-là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné !.... (*Se jettant à ses genoux.*) Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN, *se relevant, et embrassant Angélique.*

Ah ! ma fille !

ANGÉLIQUE, *se relevant avec effroi.*

Ahie !

ARGAN.

Viens ; n'aie point de peur : je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel !

SCENE XXII.

BÉRALDE, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *à Argan.*

AH! quelle surprise agréable!.... Mon pere, puisque, par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds, pour vous supplier d'une chose!... (*Elle se rejette aux pieds de son pere.*) Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande!

CLÉANTE, *se jettant aussi aux genoux d'Argan.*

Eh! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres et aux miennes; et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination!

BÉRALDE, *à Argan.*

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre?

TOINETTE, *à Argan.*

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il se fasse Médecin, je consens au mariage!.... (*A Cléante.*) Oui, faites-vous Médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE,

CLÉANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai Médecin; Apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique!

BÉRALDE, *à Argan.*

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous Médecin, vous-même. La commodité sera encore plus grande d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut!

TOINETTE, *à Argan.*

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un Médecin!

ARGAN, *à Béralde.*

Je pense, mon frere, que vous vous moquez de moi! est-ce que je suis en âge d'étudier?

BÉRALDE.

Bon! étudier? Vous êtes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous?

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler Latin, connoître les maladies, et les remedes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.

En recevant la robe et le bonnet de Médecin vous apprendrez tout cela; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez!

ARGAN.

Quoi ! l'on sait discourir sur les maladies, quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE.

Oui ; l'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimathias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE, *à Argan.*

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déja beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin !

CLÉANTE, *à Argan.*

En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE, *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure ?

ARGAN.

Comment ! tout-à-l'heure ?

BÉRALDE.

Oui, et dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BÉRALDE.

Oui ; je connois une Faculté, de mes amies, qui viendra, tout-à-l'heure, en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BÉRALDE.

On vous instruira, en deux mots, et l'on vous donnera, par écrit, ce que vous devez dire..., Allez-

vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

(*Il sort.*)

SCENE XXIII et derniere.

BÉRALDE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE, *à Béralde.*

Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE, *à Béralde.*

Quel est donc votre dessein?

BÉRALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les Comédiens ont fait un petit Intermede de la réception d'un Médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frere y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere?

BÉRALDE.

Mais, ma niece, ce n'est pas tant le jouer que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un per-

sonnage, et nous donner ainsi la Comédie, les uns aux autres. Le Carnaval autorise cela.... Allons vîte préparer toutes choses.

CLÉANTE, *à Angélique.*

Y consentez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Fin du troisieme Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Des Tapissiers viennent, en dansant, préparer la salle, et placer les bancs en cadence.*)

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Marche de la Faculté de Médecine, au son des instrumens.*)

(*Les porte-seringues, représentant les Massiers, entrent les premiers. Après eux, viennent, deux à deux, les Apothicaires, avec des mortiers, les Chirurgiens et les Docteurs, qui vont se placer aux deux côtés du Théatre. Le Président monte dans une chaire, qui est au milieu, et Argan qui doit être reçu Docteur, se place dans une chaire plus petite, qui est au-devant de celle du Président.*)

LE PRÉSIDENT, *chantant.*

« SAVANTISSIMI Doctores,
» Medicinæ professores,
» Qui hîc assemblati estis,
» Et vos altri Messiores,
» Sententiarum Facultatis
» Fideles executores,
» Chirurgiani et Apoticari,

» Atque tota compania aussi :
» Salus, honor et argentum,
» Atque bonum appetitum.
» Non possum, docti confreri,
» En moi satis admirari,
» Qualis bona inventio
» Est Medici professio ;
» Quam bella chosa est et bene trovata,
» Medicina illa benedicta,
» Quæ, suo nomine solo,
» Surprenanti miraculo,
» Depuis si iongo tempore,
» Facit à gogo vivere
» Tant de gens omni genere.

» Per totam terram videmus
» Grandam vogam ubi sumus ;
» Et quod grandes et petiti
» Sunt de nobis infatuti.
» Totus mundus currens ad nostros remedios,
» Nos regardat sicut Deos ;
» Et nostris ordonanciis
» Principes et Reges soumissos videtis.

» Donque il est nostræ sapientiæ,
» Boni sensûs atque prudentiæ,
» De fortement travaillare,
» A nos bene conservare
» In tali credito, vogâ et honore ;
» Et prendere gardam à non recevere,

» In nostro docto Corpore,
» Quam personas capabiles,
» Et totas dignas remplire
» Has plaças honorabiles.
» C'est pour cela que nunc convocati estis,
» Et credo quod trovabitis
» Dignam materiam medici,
» In savanti homine que voici;
» Lequel, in chosis omnibus,
» Dono ad interrogandum,
» Et à fond examinandum
» Vestris capacitatibus.

LE PREMIER DOCTEUR, *chantant.*

» Si mihi licentiam dat Dominus Præses,
» Et tanti docti Doctores,
» Et assistentes illustres,
» Très-saventi Bacheliero
» Quem estimo et honoro,
» Domandabo causam et rationem, quare
» Opium facit dormire?

ARGAN, *chantant.*

» Mihi à docto Doctore
» Domandatur causam et rationem, quare
» Opium facit dormire?
» A quoi respondeo;
» Quia est in eo
» Virtus dormitiva,
» Cujus est natura
» Sensus assoupire.

LE CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè respondere,
» Dignus, dignus est intrare
» In nostro docto Corpore.
» Benè, benè, respondere.

LE SECOND DOCTEUR, *chantant.*

» Cum permissione Domini Præsidis,
» Doctissimæ Facultatis,
» Et totius his *nostris* actis
» Companiæ assistantis,
» Domandabo tibi, docte Bacheliere,
» Quæ sunt remedia,
» Quæ in maladiâ
» Ditte hydropisia
» Convenit facere?

ARGAN, *chantant.*

» Clysterium donare,
» Posteà seignare,
» Ensuita purgare.

LE CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè respondere;
» Dignus, dignus est intrare
» In nostro docto Corpore.

LE TROISIEME DOCTEUR, *chantant.*

» Si bonum semblatur Domino Præsidi,
» Doctissimæ Facultati,
» Et companiæ præsenti,
» Domandabo tibi, docte Bacheliere,
» Quæ remedia hocticis,

» Pulmonicis atque asmaticis
» Trovas à propos facere?

ARGAN, *chantant.*

» Clysterium donare,
» Posteà seignare,
» Ensuità purgare.

LE CHŒUR.

» Benè, benè, benè, benè respondere;
» Dignus, dignus est intrare
» In nostro docto Corpore.

LE QUATRIEME DOCTEUR, *chantant.*

» Super illas maladias,
» Doctus Bachelierus dixit maravillas;
» Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
» Doctissimam Facultatem,
» Et totam honorabilem
» Companiam ecoutantem;
» Faciam illi unam quæstionem.
» Dès hiero maladus unus
» Tombavit in meas manus;
» Habet grandam fievram cum redoublamentis,
» Grandam dolorem capitis,
» Et grandum malum au côté,
» Cum grandâ difficultate
» Et pœnâ à respirare.
» Veillas mihi dire,
» Docte Bacheliere,
» Quid illi facere?

ARGAN, *chantant.*

» Clysterium donare,
» Posteà seignare,
» Ensuita purgare.

LE CINQUIEME DOCTEUR, *chantant.*

» Mais si maladia
» Opiniatria
» Non vult se garire,
» Quid illi facere?

ARGAN, *chantant.*

» Clysterium donare,
» Posteà seignare,
» Ensuita purgare.
» Reseignare, repurgare, et reclysterisare.

LE CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
» Dignus, dignus est intrare
» In nostro docto Corpore.

LE PRÉSIDENT, *à Argan, en chantant.*

» Juras gardare statuta,
» Per Facultatem præscripta,
» Cum sensu et jugeamento?

ARGAN, *chantant.*

» Juro!

LE PRÉSIDENT, *chantant.*

» Essere in omnibus

» Consultationibus
» Ancieni aviso,
» Aut bono,
» Aut mauvaiso?

ARGAN, *chantant.*

» Juro!

LE PRÉSIDENT, *chantant.*

» De non jamais te servire
» De remediis aucunis,
» Quam de ceux seulement doctæ Facultatis;
» Maladus dût-il crevare
» Et mori de suo malo.

ARGAN, *chantant.*

» Juro!

LE PRÉSIDENT, *chantant.*

» Ego, cum isto boneto
» Venerabili et docto,
» Dono tibi et concedo
» Virtutem et puissanciam
» Medicandi,
» Purgandi,
» Seignandi,
» Perçandi,
» Taillandi,
» Coupandi,
» Et occidendi
» Impunè per totam terram.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Chirurgiens et les Apothicaires viennent faire la révérence, en cadence, à Argan.*)

ARGAN, *chantant.*

» Grandes Doctores doctrinæ,
» De la rhubarbe et du séné :
» Ce seroit sans doute à moi chosa fola,
» Inepta et ridicula,
» Si j'alloibam m'engageare
» Vobis louangeas donare,
» Et entreprenoibam adjoutare
» Des lumieras au soleilo,
» Et des étoilas au Cielo,
» Des ondas à l'oceano,
» Et des rosas au printano.
» Agreate qu'avec uno moto
» Pro toto remercimento
» Randam gratiam Corpori tam docto.
» Vobis, vobis debeo
» Bien plus qu'à naturæ, et qu'à patri meo.
» Natura et pater meus
» Hominem me habent factum;
» Mais vos me, ce qui est bien plus,
» Avetis factum Medicum.
» Honor, favor et gratia,
» Qui in hoc corde que voilà,
» Imprimant ressentimenta
» Qui dureront in sæcula.

LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

» Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat !
» Mille, mille annis, et manget et bibat,
» Et seignet et tuat.

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent, au son des instrumens, et des voix, et des battemens de mains et des mortiers d'Apothicaires.*)

LE PREMIER CHIRURGIEN, *chantant.*

» Puisse-t-il voir doctas
» Suas ordonnancias,
» Omnium Chirurgorum,
» Et Apoticarum
» Remplire boutiquas.

LE CHŒUR.

» Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat !
» Mille, mille annis, et manget et bibat,
» Et seignet et tuat.

LE SECOND CHIRURGIEN, *chantant.*

» Puisse toti anni
» Lui essere boni
» Et favorabiles,
» Et n'habere jamais
» Quam pestas, verolas,

» Fievras, pleuresias,
» Fluxus de sang et dissenterias.

LE CHŒUR.

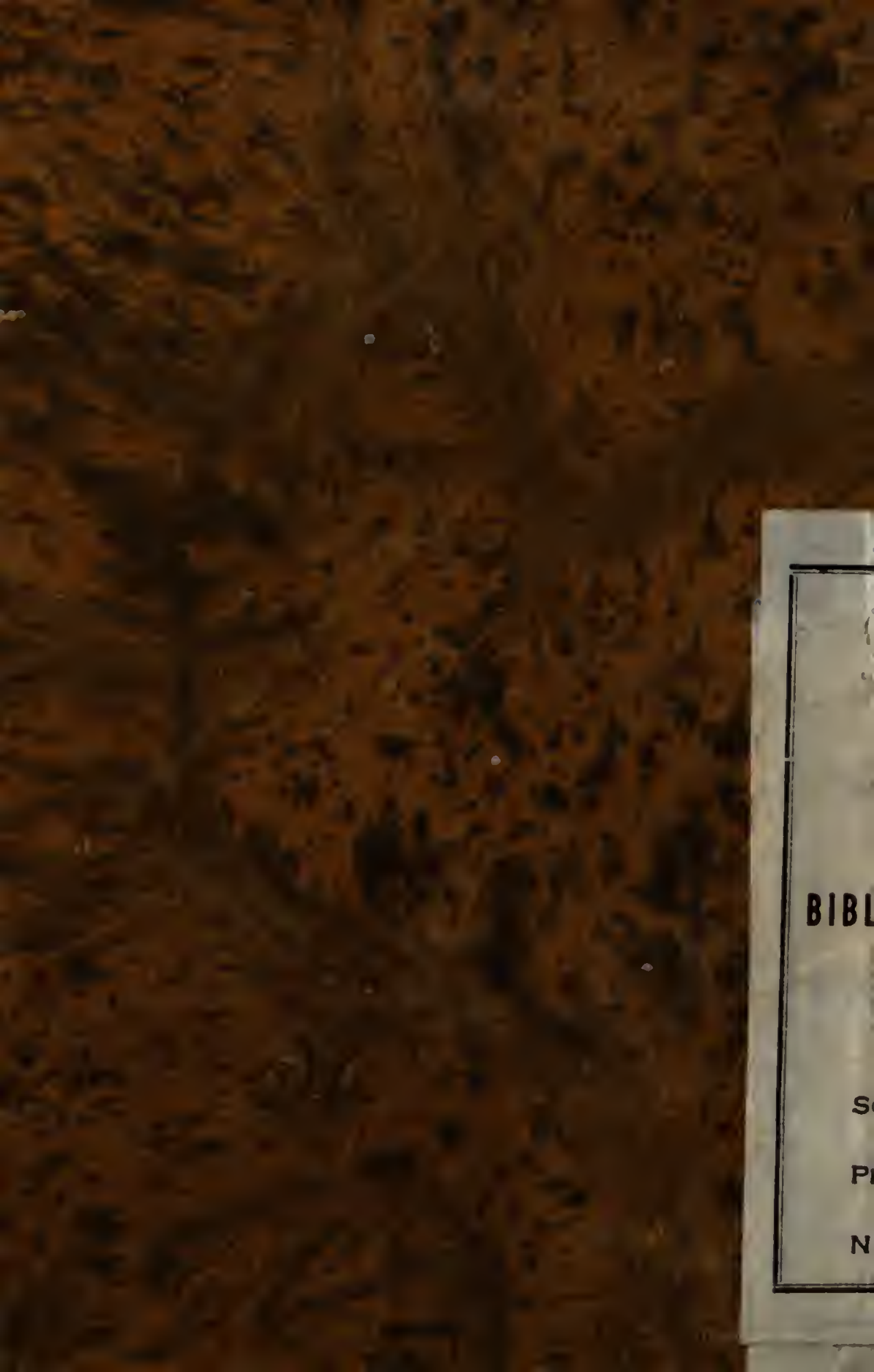
» Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
» Novus Doctor, qui tam benè parlat !
» Mille, mille annis, et manget et bibat,
» Et seignet et tuat. »

CINQUIEME ET DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Pendant que le dernier Chœur chante, les Médecins, les Chirurgiens et les Apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.*)

FIN.

REGISTRADO
5456


BIBL
S
P
N